

Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 142 • Mai 1968 2 F

Le 1^{er} MAI appartient à la lutte révolutionnaire



VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

FLANDRE • ARTOIS • PICARDIE •

AMIENS GROUPE GERMINAL

(Cercle d'Etudes Sociales)
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LENS

FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à GLAPA Joseph, av. Van Pelt, H.L.M. 20, n° 13 62-LENS.

LILLE GROUPE ANARCHISTE

S'adresser à Lucienne CLAESSENS, 29, rue Breca, 59-FIVES-LILLE.

CHAMPAGNE •

CHATEAU-THIERRY

FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - AISNE
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

CHARLEVILLE

FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - ARDENNES
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

ILE-DE-FRANCE •

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA

Ecrire 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Réunions importantes du groupe : vendredi 3 mai à 20 h. 30 précises, samedi 25 mai à 17 h. précises, 110, passage Ramey, Paris-18^e. La sortie de notre revue, de notre nouveau disque, la préparation du gala et du congrès de Marseille nécessitent la présence de tous les militants.

Vous tous qui êtes intéressés par notre action, nos cours, nos colloques, nos travaux, nos éditions, nos projets, écrivez ou venez prendre contact avec nous, 110, passage Ramey, Paris (18^e) ou mieux encore, téléphonez à ORN. 57-89.

Chaque samedi permanence, de 17 à 19 h. 110, passage Ramey, Paris (18^e), suivie d'une vente du Monde Libertaire.

GROUPE LIBERTAIRE DE BELLEVILLE

Pour tous renseignements, écrire à Claude Chrétien, 31, rue de Belleville, Paris (19^e). Il vous est possible de prendre contact avec nous tous les samedis de 17 h à 20 h à la permanence de notre local 31, rue de Belleville, Paris (19^e).

ARGENTEUIL - COLOMBES - BEZONS

FORMATION D'UN GROUPE D'ACTION REVOLUTIONNAIRE
Ecrire à J.-C. SUHARD, 2, rue des Frères-Bonnel, 95-BEZONS.

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE

Salle du Centre administratif, place de la Mairie, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi).

KREMLIN-BICETRE

GROUPE EMILE POUGET
Pour tous renseignements, écrire à Odette Marces, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE ALEAP - TOGEM

Composés d'étudiants et d'ouvriers libertaires décidés à mener une lutte intensive pour la diffusion des idées libertaires.

— Groupe Makno de Montreuil.
— Groupes Lycées Charlemagne et Voltaire.
— Groupe Aleap Togem - Paris Centre.

Notre moyen d'expression, « Le Togem », paraît bimestriellement. Pour tout renseignement, écrire RIDONC TOGEM, 3, rue Ternaux, Paris-11^e.

GROUPE LIBERTAIRE DE L'EST PARISIEN

Renseignements, adhésions : Robert PANNIER, 244, rue de Romainville, 93-MONTREUIL.

VERSAILLES

GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, PARIS (11^e), qui transmettra.

GROUPE COMMUNISTE LIBERTAIRE DE CLICHY-LEVALLOIS

Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

REGION PARIS - BANLIEUE SUD

Pour tous contacts avec la Région Paris-Banlieue Sud, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

(11^e) GROUPE LIBERTAIRE BAKOUNINE

Liaisons : Paris (20^e), (4^e) et Noisy-le-Grand. Liaison aux Lilas.
Permanence tous les mardis, de 17 h. 30 à 19 heures.

(13^e) GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES

Groupe libertaire révolutionnaire militant dans le 13^e où tous, ouvriers, étudiants et employés trouveront une place pour mener une lutte efficace.
Liaisons à Choisy-le-Roi, Paris (5^e).
Pour tous renseignements, Annie Foget, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

(14^e) GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS

Groupe d'action militante révolutionnaire pour une présence et une lutte efficace dans l'arrondissement.
Liaison à Charenton, Paris (6^e).
Pour tous renseignements : Jean Roy, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

(15^e) GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN

Groupe révolutionnaire de propagande et d'action anarchiste. Implantation et lutte dans le 15^e.
Liaisons à Ivry, Créteil, Paris (7^e), Boulogne.
Pour tous renseignements, écrire à Gilles DUCHEVET, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE

Groupe d'action révolutionnaire coordonnant l'action dans la banlieue Sud touchant Paris.
Liaisons à Antony, Bourg-la-Reine, Igny.
Pour tous renseignements, écrire : Groupe KROPOTKINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

VERSAILLES

Groupe révolutionnaire libertaire dont l'action s'étend à la grande banlieue Sud.
Pour tous renseignements, écrire à C. FAYOLLE, 24, rue des Condaminés, 78-VERSAILLES.

NORMANDIE •

EVREUX-VERNEUIL

Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LE HAVRE

GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LOUVIERS

GROUPE LIBERTAIRE
Ecrire à Michel BELLEVIN, 64, rue du Foubourg-de-Rouen, 27-LOUVIERS.

ROUEN - BARENTIN

GROUPE LIBERTAIRE DELGADO-GRANADOS
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, 76-ROUEN.

BRETAGNE •

BREST GROUPE ANARCHISTE

Pour tous renseignements, s'adresser à Jean-Yves SIMON, 59, rue Longue, 29N-MORLAIX.

ILLE-ET-VILAINE GROUPE ANARCHISTE

RENNES.
Ecrire à Henri PORTIER, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE

Pour tous renseignements, s'adresser à G. H., 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

NANTES GROUPE ANARCHISTE

Réunion le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALLEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-NANTES.

VANNES

Formation d'un groupe. Pour tous renseignements, s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakim, 56-VANNES.

MAINE • ANJOU • TOURAINE • ORLEANAIS •

ANGERS - TRELAZE

GROUPE ANARCHISTE
Réunion le troisième samedi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à RIVRY André, 2, rue Parcheminerie, 49-ANGERS.

BLOIS

Formation d'une Liaison anarchiste d'action révolutionnaire, Blois et sa région.
Pour tous renseignements, Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

ORLEANS

FORMATION D'UN GROUPE
Prendre contact en écrivant : MARCEL, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE

GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, 72-MONCE-EN-BELIN.

TOURS ET ENVIRONS

Constitution d'un groupe anarchiste.
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

BOURBONNAIS • LIMOUSIN • AUVERGNE •

CLERMONT-FERRAND

LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LIMOGES

FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à A. PERRISSAGUET, 45, rue Jean-Dorat, 87-LIMOGES.

MONTLUÇON - COMMENTRY

GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis Malfant, rue de la Pêche, 03-COMMENTRY.

LYONNAIS • BOURGOGNE •

LYON

GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures.
Pour tous renseignements, écrire groupe Bour-du-Rhône, 14, rue Jean-Larivière, 69-LYON (3^e).

OYONNAX

GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

SAINT-ETIENNE

GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à H. FREYDURE, 21, rue Ferdinand, 42-ST-ETIENNE.

YONNE

LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

PROVENCE • COMTAT VENAISSIN • COMTE DE NICE • DAUPHINE •

AVIGNON

GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Jacky BLACHERE, route de Grillon, 84-VALREAS.

GRENOBLE

LIAISON F.A.
Roland LEWIN, 17, av. Washington, 38-GRENOBLE.

HAUTES-ALPES

FORMATION D'UNE LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST.

MARSEILLE

Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE Centre, MARSEILLE Liberté, (St-Anoine), JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de Liaison F.A.-J.L., René LOUIS, B.P. 40, 13-MARSEILLE-ST-JUST (13^e).

GROUPE ANARCHISTE FA3-BAKOUNINE

Les sympathisants peuvent se rendre à la réunion du premier lundi de chaque mois. Pour prendre contact, écrire à : R. GANOT et D. FLORAC, 13, rue de l'Académie, 13-MARSEILLE (1^{er}).

MONTPELLIER

GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallot, 34-MONTPELLIER.

NICE

GROUPE ANARCHISTE ELISEE RECLUS
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

NIMES

FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST (13^e).

VAR

LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courtine, 83-OLLIOULES.

GUYENNE • GASCOGNE • LANGUEDOC •

BORDEAUX

GROUPE ANARCHISTE - SEBASTIEN FAURE -

Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser 7, rue du Muguet, 33-BORDEAUX.
Pour l'Ecole Rationaliste F.-Ferrer, Amador ILLASQUEZ, 8, passage Marcel, 33-BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, r du Muguet, 33-Bordeaux.

PERIGUEUX

GROUPE LIBERTAIRE EN FORMATION
Pour tous renseignements, écrire à Jean BOUS SUGES, 103, rue Claude-Bernard, PERIGUEUX.

TOULOUSE

LIAISON LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à BAREZ D., 80, rue du Ferrito, 31-TOULOUSE.

Activité des groupes de la Fédération Anarchiste

Cours de formation anarchiste organisés par le Groupe Libertaire Louise-Michel

le jeudi soir, à 20 h 30 précises, au local 110, passage Ramey, PARIS (18^e)

Les cours de cette année, qui traitaient des révolutions, vont se terminer le 9 mai par un cours de synthèse.

Rappelons que le thème de cette année achève un cycle de trois années, au cours desquelles nous avons étudié tout d'abord les différentes formes de pensée anarchiste, puis les grandes figures du mouvement libertaire. Cette année, nous avons voulu nous intéresser à ce qui, dans les révolutions, constituait, d'une part, une préparation aux révolutions qui allaient suivre, d'autre part, un enseignement venant enrichir la pensée anarchiste.

L'année prochaine, nous envisageons, et nous en discuterons, de reprendre un cycle analogue en un an, car nous avons remarqué que rares sont les camarades qui ont pu suivre toute la série depuis son début. Nous essaierons de traiter les cours, qui ont semblé intéresser le plus les camarades qui y assistaient.

Voici les dates des derniers cours :

Jeudi 2 mai 1968

cours d'orateurs, avec Maurice Laisant :
- Violence révolutionnaire ou non violence (par un jeune camarade).

Jeudi 9 mai 1968

cours de synthèse, par Maurice Joyeux.
Les camarades désireux de connaître mieux l'Anarchie dans son esprit et sa por-

tée sont invités à venir amicalement écouter nos cours.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à Paul CHAUVET, Groupe libertaire Louise-Michel, 110, passage Ramey, PARIS (18^e), ou téléphoner à ORN. 57-89.

LE GROUPE LIBERTAIRE

Louise Michel

organise

MERCREDI 15 MAI

à 20 h. 30

110, passage Ramey, PARIS (18^e)

M^o : J.-Joffrin ou Marcadet-Poissonniers

une

Causerie

suivie d'un colloque

avec

Gui SEGUR

Sujet : L'ANARCHIE ET LES PROBLEMES INTERNATIONAUX.

L'INSURGE n° 6 vient de paraître. Vous le trouverez en vente à la librairie Publico, 3, rue Ternaux (11^e) (VOL. 34-08), et auprès des militants des groupes de la Région Paris-Banlieue-Sud. N'oubliez pas que L'INSURGE ne peut vivre sans vous. Abonnez-vous, faites abonner vos amis. Egalement faites-nous part de vos critiques et de vos suggestions.

Dans quelque temps une souscription exceptionnelle sera ouverte pour permettre à L'INSURGE d'améliorer sa présentation, d'agrandir son format et peut-être de devenir bimensuel.

LISEZ ET FAITES LIRE « L'INSURGE ». AIDEZ-NOUS.

Le Groupe du 14^e va sortir très prochainement un Bulletin d'Information Libertaire d'intérêt local, le « DRAPEAU NOIR ». Ce Bulletin sera envoyé gratuitement à tous les sympathisants de l'arrondissement qui le désirent. Si cela est votre cas, faites-le nous savoir en écrivant au Groupe Socialiste Libertaire Albert Camus, 3, rue Ternaux, Paris (11^e) (VOL. 34-08). SYMPATHISANTS DU 14^e, ECRIVEZ-NOUS POUR RECEVOIR LE « DRAPEAU NOIR ».

L'assemblée générale de l'A.E.D. P.R. aura lieu le samedi 1^{er} juin 1968, à 21 h, au Gymnase de la Nature, 15, rue du Terras, Marseille-2^e.

Le Congrès national de la F.A. se tiendra les 1^{er}, 2 et 3 juin prochain à MARSEILLE.

Pour tous renseignements, se reporter au Bulletin Intérieur (parution début mai) ou se mettre en contact avec les camarades de Marseille.

TRESORERIE

Le montant de la cotisation fédérale s'élève à 2 F par mois et par adhérent. Versements à effectuer à Robert PANNIER, 3, rue Ternaux, PARIS, C.C.P. PARIS 14 277-86

RALLYE - CAMPING ANNUEL

organisé par le Groupe anarchiste d'Asnières et le Groupe libertaire Louise Michel

en pleine forêt, à SAINT-NOM-LA-BRETECHE

les 14, 15 et 16 juin prochain

Tous les détails seront donnés dans le prochain numéro du « Monde Libertaire »

Réservez votre soirée - Vendredi 10 Mai - 20 h. 45 à la Mutualité pour le Gala annuel du gr. Louise Michel

Si on jette un coup d'œil sur l'histoire héroïque du mouvement ouvrier international, on s'aperçoit assez vite que notre époque n'a pas à s'enorgueillir de sa triste réalité. Il n'y a qu'à voir ce qu'est devenue la journée du 1^{er} Mai, journée des travailleurs, symbole de la lutte des travailleurs pour leur émancipation, de Chicago à nos jours.

Il n'est pas question de regretter le fait qu'il n'y ait pas de martyrs à se mettre « sous la plume », non ; seulement quand on connaît la signification du 1^{er} Mai actuellement pour la plupart des gens : nouveau « pont », nouveau tiercé, week-end à la campagne, bistrot, etc... Il y a de quoi désespérer. C'est à se demander si les martyrs de Chicago sont bien morts pour quelque chose. Et ce ne sont pas les « mascarades » syndicales faites « pour la forme » qui y changeront quoi que ce soit.

Il serait grand temps que la classe ouvrière dans son ensemble sort du labyrinthe dans lequel l'ont enfermée les politiciens et prenne elle-même sa destinée en main, en se débarrassant des cadres bourgeois réformistes qui l'abusent et lui font miroiter un avenir superficiel et trompeur ; tous ces syndicalistes et parlementaires, privilégiés d'une société qu'ils ne veulent plus abattre, ne sont que de tristes clowns dont il faut se débarrasser au plus vite.

Ce n'est pas, par exemple, dans l'actuelle proposition d'intéressement des travailleurs que la classe ouvrière trouvera sa libération. Au contraire, elle se forge de nouvelles chaînes (cf. l'aliénation complète de la classe ouvrière américaine qui vit sous ce principe de l'intéressement des travailleurs vu par le capitalisme).

C'est donc, à l'occasion de ce 1^{er} Mai, la constatation de l'échec — peut-être partiel, et nous le souhaitons — de la lutte ouvrière contre le capitalisme qui a su la prendre de vitesse.

Cependant, le potentiel révolutionnaire des ouvriers, même latent, est trop important pour désespérer de voir prochainement reprendre la lutte franche et directe contre les exploités. L'époque actuelle n'est peut-être que la recherche d'un second souffle après la faillite du marxisme comme solution miracle.

Il faut donc, plus que jamais, que les anarchistes soient présents dans les rangs ouvriers, aux premières lignes, pour participer activement aux futurs combats qui se préparent dans les coulisses. Et c'est au mouvement anarchiste international, par une présence dans toutes les luttes ouvrières mondiales, à dépasser le cadre nationaliste de notre lutte et à réaliser cette Internationale indispensable pour donner du poids et une réelle résonance à notre combat.

LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

et la XI^e Région organisent

un GRAND MEETING public

le Vendredi 17 Mai à 20 heures 30

à la Mutualité

24, rue Saint-Victor, PARIS (5^e)

DANS LE COMBAT ACTUEL

Les libertaires et la révolte des jeunes

par Munoz CONGOST

Les libertaires et les mouvements révolutionnaires du tiers monde

par Maurice JOYEUX

Les libertaires et les mouvements sociaux.

par Federica MONTSÉNY

Réalisme de la pensée libertaire

par Aristide LAPEYRE

Sous la présidence de Maurice LAISANT

A NOS AMIS LECTEURS

Depuis notre dernier Congrès, l'administration de notre journal et de notre librairie a fait les efforts nécessaires pour rendre plus agréable le siège de notre mouvement.

La maison a été décaissée, briquée, rangée, pomponnée, n'oubliant pas que notre siège est un lieu de rencontre pour nos lecteurs, pour nos amis, pour nos militants et même pour ceux qui veulent nous connaître.

Nous avons voulu que chacun s'y sente à l'aise et que lorsqu'il voulait choisir un livre, un disque, demander un renseignement, il puisse le faire en toute sérénité.

Nous le répétons et le répéterons inlassablement, nous avons besoin de la collaboration de tous afin que cet îlot de liberté représenté par notre LIBERTAIRE qui fut cher à Louise Michel et à Sébastien Faure, puisse continuer.

Il continuera d'ailleurs malgré toutes les difficultés que nous avons parfois.

Le Libertaire par son contenu, comme par sa gestion est un organe sain et apprécié qui honore notre Fédération.

Nous sommes persuadés plus que jamais que nous pouvons compter sur votre soutien.

Passez vos commandes de disques, de livres, de brochures à notre librairie.

Abonnez-vous, Réabonnez-vous sans tarder, Souscrivez

Les administrateurs, Maurice Joyeux et Richard Pérez.

La liste de souscription paraîtra dans le prochain numéro.

Sommaire

N° 142

Mai 1968

Pages

En France

Juger ? De quel droit ? 5
par CAVALLIER.
La Liberté en laisse 5
par Pol CHENARD.
La foire au parlement 6
par NESTOR.
Sur le suffrage universel 12
par Alex BRIANO.
Un peu d'air frais pour l'enseignement 13
par Jacqueline GILLET.

Dans le Monde

Autour d'un assassinat 5
par HEMET.
Ceux qui meurent et ceux qui n'en crévent pas. 6
par M. LAISANT.
La répression franquiste en Espagne et en Europe 10
par F.I.J.L.
Tous coupables 10
par RAUCIME.
Le 21 avril des colonels 13
par J.-L. GERARD.

En dehors des clous

A rebrousse-poil 4
par P.-V. BERTHIER.
Propos subversifs 4
par Le Père PEINARD.
Faits divers 4
par Roland PIERRE.
Périscope 4
par KRUGER.

Syndicalisme

Premier Mai d'antan 7
par Maurice JOYEUX.
Syndicalisme ou chaos ? 7
par M. CAVALLIER.

Classiques de l'anarchie

Aux anarchistes révolutionnaires de toute tendance 11
par Sébastien FAURE.

Propos anarchistes

De l'aliénation à la révolution 6
par R. FINSTER.
La faim. Ses palliatifs, ses vrais remèdes 7
par Jeanne HUMBERT.
Dictature et révolution de Luigi Fabbri 10
par Gui SEGUR.
L'enfance, qu'est-ce ? 12
par B. SANDRE.
Le droit à l'erreur 16
par Maurice LAISANT.

Lettres - Arts et Spectacles

La littérature et le peuple 8 et 9
par Maurice JOYEUX.
Kulture 11
par Marcel BONNET.
Le livre du mois 15
par Maurice JOYEUX.
Catherine Sauvage 14
par Suzy CHEVET.
Du rôle de la publicité 14
par Jacques LIBER.
Télé-sottise 14
par Suzy CHEVET.
Réédition 14
par J.-F. STAS.

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publica
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10,00 F
	12 numéros	20,00 F
Etranger :	6 numéros	10,60 F
	12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom
Prénoms
Adresse

Le directeur de la publication :
Maurice Laisant



Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

PÉRISCOPE

Ainsi donc, Johnson ne se représentera pas aux élections présidentielles de 1968. Quel vieux renard, quel singe rusé (il n'est, d'ailleurs, que de regarder sa face pour se convaincre de sa nature simiesque...) Ce n'est plus le gypaète des armes des Etats-Unis, ce n'est plus le charognard du Vietnam, ce n'est plus le vautour des charniers mondiaux. Le président Johnson est redevenu un politicien.

Il entame les négociations, du moins se le propose-t-il, puis annonce son départ. Quel tacticien des leures politiques, quel cabotin des tréteaux électoraux. Une fois les négociations, avec le FNL, sur la bonne voie, il ne lui restera plus qu'à se faire plébisciter.

S'il se retire à Colombey — oh, pardon, au Texas —, les U.S.A. lui réserveront un retour triomphal à la Maison-Blanche...

Américains, on vous trompe! Et veuillez toujours à laisser vos vieux présidents et vos tableaux naïfs au fond des greniers ou dans leurs ranchs texans.

M. Brundage a bien du souci. Pauvre M. Brundage! On ne veut pas de pays racistes aux Jeux Olympiques de Mexico. Ce en quoi l'on a parfaitement raison. Mais certains de ces « on » qui ne veulent pas de pays racistes aux Jeux de Mexico, poussent l'hypocrisie jusqu'à s'emparer de la poutre qui se trouve dans l'œil de leur voisin pour en faire du feu et se réchauffer! Qu'il fait bon! messieurs des pays arabes! Qu'il fait bon, messieurs de l'URSS! On danserait bien autour de ce brasier. Mais prenez garde de ne pas vous y brûler la plante des pieds. Vous ne pourriez plus courir!

Pauvre M. Brundage! il a bien du souci...

Prague. — Prague, le cœur de l'Europe, Prague se réveille. Prague secoue la longue léthargie du communisme stalinien. Jusqu'où cela ira-t-il? Les tempes nous battent, l'espoir nous secoue. A-t-on trouvé enfin la méthode pour concilier socialisme et liberté?

Hélas! hélas! hélas! les fonctionnaires se réveillent, la bureaucratie se remue. Ce n'est pas encore au printemps 1968 que les Tchécoslovaques trouveront le moyen de concilier socialisme et liberté. Ce n'est pas encore à Prague le printemps bondissant de l'anarchie. Mais Prague nous aura fait rêver...

Un piéton aurait, paraît-il, trouvé le moyen radical de supprimer les automobilistes en stationnement: il les supprime au sens le plus net et le plus précis du mot. Alors là, je ne suis plus d'accord. Que l'on parte de ce principe: qu'importe le geste pourvu qu'il soit beau est parfaitement acceptable. Mais sortir un couteau en pleine rue est d'une inélégance rare, en frapper un homme est encore plus vilain. Cela est même sale et, de toute façon, ça ne résout pas le problème du stationnement. Car si l'automobiliste s'en va, l'automobile reste. L'on me dira que ce piéton irascible aurait pu se munir de quelques cartouches de dynamite qu'il aurait subrepticement placé sous la voiture. Non cela est encombrant et dangereux, c'est ce que disait Pauwells en entrant à la Madeleine...

Alors il y a d'autres solutions: élargir les rues, rapetisser les voitures, creuser des trappes le long des trottoirs, l'automobiliste dépassant le temps de stationnement limite, verrait sa voiture englobée dans un cul de basse fausse et se diriger par un tapis roulant vers un marteau-pilon souterrain...

Ou bien, ou bien, ou bien...

Puis, pour terminer, je vous recommanderai la lecture des citations du général de Gaulle - au Seuil, collection politique. L'exportation en Chine populaire serait, paraît-il, interdite pour cause de concurrence directe avec les citations du président local. Pourquoi ne ferait-on pas pendant six mois l'échange des deux présidents? Cela amuserait les foules et Mao-tse-toung pourrait s'écrier: « La France a choisi une fois pour toutes d'être la France et j'invite tout le monde à s'en accommoder. »

KUGER.

Propos subversifs

LA SOUTANE SYNDICALISTE

A l'heure actuelle nous possédons, en France, un outil imprévu pour la défense de l'école laïque, le S.G.E.N. (Syndicat Général de l'Enseignement National), adhérent à la C.F.D.T., fondé pour concurrencer dans le monde enseignant le S.N.I. (Syndicat National des Instituteurs) qui lui, entre autres, l'accuse de faire de la diversion syndicale; mais malheureusement, lui-même détourné de son objectif par les néo-moscovites waldeck-rochetiens en diable qui les noyautent de plus en plus, les dirigeant dans des actions syndicales sans issue afin de les convaincre que seule l'action politique paie. Au point que d'ici à quelque temps, le soir après la fermeture des classes et la fin des retenues, on en verra un certain nombre par des chemins buissonniers faire de la campagne électorale en faveur de la F.G.D.S. qui, elle, a un programme laïque plus que mince pour le moins exigeant.

La C.F.D.T., après avoir abandonné le C chrétien et par l'intermédiaire du S.G.E.N., se laïcise en jetant la soutane aux orties, devient le défenseur de l'école sans Dieu et tel un petit père Combe rejette l'école confessionnelle et lui refuse en son programme tout crédit; dans ses motions, il fait feu de tout bois sur l'école dite libre tout en supportant, hélas! les aumôniers dans les lycées.

Défenseur de la démocratie, plus syndicaliste que quiconque, arborant même une doctrine socialiste, empruntant, sur beaucoup de points, à Camus son humanisme, insistant sur la liberté de l'individu à diriger sa vie, revendiquant une société au service de l'homme, aux yeux de certains, il apparaît très sympathique.

Mais en regardant de plus près, nous sommes saisis soudain d'une inquiétude, ces positions sont-elles brandies pour amuser la galerie? C'est à se le demander car nous voyons pointer à l'horizon de cette même centrale C.F.D.T., un autre syndicat: La fédération des syndicats de l'enseignement privé qui vient de tenir son congrès le 12 avril dernier, à Besançon. Il en ressort que l'ensemble du congrès se félicite des résultats obtenus par l'aide financière de l'Etat aux maîtres; elle a assuré une amélioration substantielle de leur situation. Il déplore, d'autre part, que ces rémunérations demandent en contrepartie bien de lourdes compromissions et que beaucoup d'établissements ne puissent remplir les conditions nécessaires aux normes exigées par l'éducation nationale leur permettant d'accéder aux contrats: Etat-enseignement privé, seul moyen d'obtenir des subventions.

L'enseignement distribué dans nombre de ces écoles apparaît donc plus misérable que dans la laïque, pourtant critiquée de toute part.

Pour la cogestion tant et tant prônée par les syndicalistes C.F.D.T., y a-t-il un début de réalisation dans ce domaine?

Il est évident que l'impôt autoritairement versé par l'ensemble du peuple est détourné de ses buts et maintenant « cogestionné » par l'Etat et les éducateurs en religion.

Le « populo », croyant ou pas, verse démocratiquement le Denier du culte et en cela avec la bénédiction de la C.F.D.T. tout entière.

M. Eugène Descamp, secrétaire général de la C.F.D.T., en prononçant le discours de clôture du congrès de Besançon, a le culot de déclarer, à peu de chose près: « Le S.G.E.N., défenseur de l'école sans Dieu doit travailler à défendre et à améliorer le service public, leur devise — Pas de pognon à l'Eglise! — est juste, faut les comprendre... »

Mais doucereusement, il ajoute: « Les revendications des écoles privées sont nécessaires... Il y a grand intérêt à harmoniser les enseignements... »

Il a du courage, le frère « Ugone », pour soutenir une position pareille, il faut avoir la foi. Dans ce pays béni, faute de Dieu, par de multiples syndicats - faisant dans le bonheur du peuple, la course aux effectifs n'est plus un moyen mais un but; qu'importe les contradictions, il faut grossir les troupes! Vendons de la démagogie et ainsi, aliénés par leurs formes de revendication, ils finissent par croire en leur efficacité et devenant, par là, pires que les femmes de mauvaise vie qui participent à l'acte — mais les sens n'y sont pas.

PERE PEINARD.

A rebrousse-poil
par P.-V. BERTHIER

PAS DE NUREMBERG POUR GALLIFFET

Un officier de police, Jacques Delarue, a pour violon d'Ingres — mais à cette échelle, c'est devenu un second « job » — l'histoire de l'occupation. Il a publié un livre sur la Gestapo, un autre sur les trafics et crimes de cette période lugubre. Et, dans ce dernier, que je ne connais encore que par la critique, il relate que le général SS Lammerding, qui fit pendre une centaine de jeunes gens à Tulle, en 1944, coule des jours heureux, comme directeur d'une grosse entreprise, à Düsseldorf, sans avoir été le moins du monde inquiété.

Que cela paraisse — et même soit — un scandale, nous n'en voulons ni disconvenir ni même discuter. Il est évidemment scandaleux qu'un multi-meurtrier, un maxi-assassin, vive paisiblement, entouré de sympathie et de considération, tandis qu'on fourre au bloc, quand on ne les envoie pas à l'échafaud, des minables du crime, des mégoteurs du banditisme artisanal. Ce n'est pas nous qui nous feront les avocats du général Lammerding. Nous nous permettrons tout juste une très légère observation.

A la fin de son compte rendu, le critique littéraire, par qui j'ai eu connaissance du livre en question, nous invite, même si un jour on pardonne, à ne pas oublier. Et c'est à ce sujet que je tiens à lui dire: « D'accord! Pas d'amnésie. N'oublions pas; n'oublions rien. » Rien.

La principale chose à ne pas oublier, celle dont il faut se souvenir toujours, c'est que, tant qu'il y aura des généraux il y aura des Lammerding. Certes, si prévenus que nous soyons contre la gent militaire, nous consentons à admettre que les généraux ne se comportent pas tous et toujours avec le degré maximum d'humanité et de barbarie: de faibles nuances peuvent exister. Un général nazi, un général SS, c'est sans doute ce qui se pouvait faire de pire en tant que général; et nous n'entendons pas... généraliser. Mais enfin, des Lammerding, il y en eut des tas d'autres, auxquels on n'a jamais demandé de comptes, et qui sont morts sans avoir comparu devant aucun tribunal pour les crimes cependant flagrants qu'ils avaient commis. Sans compter ceux à qui il ne manqua que l'occasion!

Tout le monde sait qu'en 1871, le général marquis de Galliffet s'est conduit à Paris et à Satory aussi sauvagement, aussi sanguinairement, que Lammerding à Tulle, et c'était contre ses propres compatriotes qu'il sévissait. Il est mort fort âgé, fort honoré, et la République avait même fait de ce soudard impérial un ministre de la Guerre. Pas de Nuremberg rétrospectif pour Galliffet!

On sait aussi — ne serait-ce que par sa correspondance — les abominables atrocités perpétrées en Algérie par un certain Arnaud, dit

Leroy de Saint-Arnaud, sinistre bougre dont le coup d'Etat du 2 décembre avait fait un homme arrivé (l'important, c'est de ne tremper que dans de grands crimes!). Eh bien! ce macabre bonhomme fut fait maréchal de France, et d'avoir enfumé des Arabes dans des grottes et brûlé les récoltes des fellahs qu'il voulait affamer, ne l'ont point empêché d'avoir des admirateurs jusqu'en ce siècle de colonisation, puisque le centenaire de sa mort fut célébré en 1964. Pas de Nuremberg posthume pour Saint-Arnaud.

Où sont les généraux français qui couvrirent d'« Oradour » la région de Sétif lors des troubles survenus au lendemain de la Seconde Guerre mondiale? Et ceux qui tuèrent 80 000 Malgaches pour les décourager de réclamer l'inévitable indépendance? Eux aussi coulent de confortables retraites dans quelque « Düsseldorf » bien de chez nous.

Et qu'est-il devenu, celui qui écrivait, dans des lettres que l'histoire nous a conservés, les phrases que voici:

« Il faut absolument que vous profitiez du moment pour soumettre tous les villages de votre province. Prenez des otages des sept ou huit que se sont le plus mal comportés, et livrez aux flammes celui qui s'est le plus mal conduit. Il ne faut pas qu'il reste une maison. »

« La manière de punir les villages qui se révoltent, c'est de prendre le chef et de lui faire couper le cou. »

« Les révoltés ont perdu une couple de milliers d'hommes. Toutes les nuits nous faisons couper une trentaine de têtes. Cela, je crois, leur servira de leçon. »

« Vous combinerez votre marche de manière à tomber sur leur camp, prendre tous les bestiaux, femmes, enfants, vieillards. Vous tuerez tous les hommes que vous ne pourrez emmener. »

« Vous ferez fusiller les nommés H..., J..., L..., S..., M..., B..., M. H...; faites fusiller les prisonniers qui feront le moindre mouvement. »

Qu'est-il devenu le général qui écrivait de telles choses?

Eh bien! son Düsseldorf à lui s'est appelé Sainte-Hélène. Ces citations sont extraites de lettres de Bonaparte envoyées aux généraux Dugua, Reynier et Murat pendant la campagne d'Egypte.

Il n'y a pas eu non plus de Nuremberg pour celui-là. Il a au centre de Paris le plus somptueux mausolée qui existe au monde, on accourt vers son tombeau de tous les points de la terre, et la France entière est conviée à célébrer l'année prochaine le second centenaire de sa naissance. Je propose qu'on y invite le général Lammerding.

Faits divers

Horizon sans Tour

La Pologne, où je n'oserais pas vous rappeler qu'elle est en régime communiste, a pour chef de gouvernement, un général. Comme moi, vous devez certainement ressentir une aigreur en pensant à ces militaires qui entachent très souvent leur pays d'un régime fasciste.

Donc, Moczar, général, ce qui ne l'empêche pas d'être communiste, attaque ceux qui faussent l'éducation de la jeunesse, en professant le mépris de l'héroïsme et exalte, par contre-coup, les notions de patriotisme, de dignité nationale. Comment! Je croyais pourtant bien que ces notions rejetables n'étaient le fait que d'une société bourgeoise et qu'il s'agissait bien là d'une regrettable erreur de la part de Moczar. Pourtant, je m'aperçus peu de temps après que cela n'avait rien d'une erreur et que des problèmes identiques à propos d'intellectuels non-conformistes aux lignes du parti se posaient en U.R.S.S.

Un paradoxe subsiste. Des intellectuels luttant contre des notions bourgeoises sont attaqués par les partis communistes en tant que propagandistes bourgeois. Ce qui n'est pas fait pour m'étonner, car j'ai toujours considéré la phraséologie marxiste comme étant une explication en termes différents de valeurs bourgeoises, afin de leur donner une signification nouvelle. Cela me fait curieusement penser à cette Eglise qui, sous un couvert de libéralisme, remet en question certaines de ses actions et certains de ses principes afin de mieux asservir les hommes.

Un refus de visas d'entrée dans un pays il n'y a pas plus bête que cela et pourtant une formalité aussi futile peut mettre en déroute des révolutionnaires. Conclusion: la délégation du parti communiste soviétique n'assista pas au congrès du P.C. guadeloupéen, à Pointe-à-Pitre.

Si je pouvais me permettre de juger, je dirais que les révolutionnaires professionnels sont trop respectueux des vicissitudes douanières.

Enfin, leur absence fut à demi pardonnée par l'envoi d'un chaleureux message de félicitations où le verbalisme révolutionnaire se trouva à nouveau à l'image de ces révolutionnaires à part entière.

LA LIBERTÉ EN LAISSE

Les sociologues, les partis, par l'intermédiaire de leurs intellectuels fonctionnarisés, s'interrogent, ils dissertent, ils condamnent, ils analysent, ils rigolent car il existe un domaine où toute la gent faisant dans le social est pour une fois d'accord : c'est le malaise de la jeunesse; pour tous rien ne va plus. Mais les remèdes apportés, si remède il y a dans le cadre de la société actuelle, n'ont qu'un seul but : la récupération des jeunes énergies pour la consolidation et la perpétuation de la société « archiste ».

Depuis quelque temps des groupes, des individualités dans les milieux étudiants s'agitent et remettent en cause l'Université, les mœurs et les mouvements sociaux, et, ce qui est remarquable sur le plan international, par leurs activistes, leurs « réclamisés », ils forcent les dirigeants politiques à prendre position.

Action de jeunes critiquable par certains côtés, surtout que trop souvent ils s'abreuvent à des sources idéologiques sentant le moisi et ne sortant pas du cadre admis par les théologiens à formules.

Présentement, nous voyons difficile une « Révolution sexuelle » surgir à coup de décrets. Une révolution dans les mœurs ne se fait pas en remplissant des Livres blancs.

Les lois, les règlements ne se transforment ou ne se détruisent qu'une fois que le peuple, dans son cœur, dans ses réflexes, les a rejetés. Les règles nouvelles sont entérinées par les lois toujours avec un décalage et souvent bien longtemps après que les anciennes apparaissent caduques aux yeux de tous, et cela tant qu'il y aura des gouvernements. Un peu de volontarisme, nom de dieu !

Actuellement, on ne peut revendiquer que les moyens. Après, le temps et la décomposition sociale feront leur œuvre. Mais attendre qu'un ministre prenne pitié de la misère sexuelle de ses administrés n'est que démagogie ou infantilisme. Il ne va pas risquer sa placarde pour un sujet pareil, à moins qu'un jour la majorité soudain bascule, alors, là, il changera son fusil d'épaule.

Milieu d'étudiants, terrain d'élection des apprentis politicards, sans nul doute pour certains.

Cette agitation débordera-t-elle les milieux étudiants ? La jonction se fera-t-elle entre Enjolras et Gavroche ? Laissons cela aux tireuses de cartes, elles abondent; de toute manière, les jeunes têtes de Turcs auront eu la primauté de faire poser des problèmes, et de sévères.

Et, d'autre part, le fait dans son intégralité étant notre péché, observons les mouvements ayant pignon sur rue et nous voyons l'Etat et les partis, leurs compléments nécessaires, se démenant pour parer à tout cela, employant tous la démagogie à la jeunesse, ouvrir boutique en grand, racolant afin de leur donner un cachet qui les mènera éblouis par la culture du navet sur la voie de garage de tous les espoirs et de toutes les révoltes.

Ainsi l'emprise envahissante de l'Etat sur les Maisons de la culture, obligeant leur président, André Philip, professeur

de l'Université, ex-social-démocrate maintenant gaulliste, pourtant à la botte celui-là, à donner sa démission, écœuré, tant et tant de servilité pour si peu de résultat !

Du côté de L'Huma, derrière la barricade de l'opposition constructive comme ils se nomment, ou à peu près, après avoir fait une campagne dégueulasse sur « les groupuscules », avec ricanements, calomnies selon leur habitude de déformer les événements parce qu'ils ne les avaient pas créés. Nous avons espéré un instant de voir le Comité central pour reconquérir une partie de la jeunesse, revêtir « bloud gine » et perruques, et de l'Institut Maurice Thorez du boulevard Blanqui, qui, haut lieu du non-conformisme comme chacun sait, débouler le Boul'Mich, et atterrir rue de la Huchette pour démontrer aux hurluberlus fumeux les délices du programme commun de la gauche. Non ! ils préférèrent couvrir leur jeunesse dans les communes de banlieue où ils tirent leur congrès.

Il est à voir de près ce mouvement de jeunes-vieux, partagé en quatre organisations : l'UECF (l'Union des Etudiants Communistes de France), l'UJFF (l'Union des Jeunes Filles de France), l'UJCF (l'Union des Jeunes Communistes de France), et l'UJAF (l'Union des Jeunes Agricoles de France), les filles à Bagnaux, les garçons à Ivry, les étudiants à Montreuil et les paysans à Vigneux. Organisations dénotant le souci ségrégationniste des sexes et des situations et pourtant n'ont-ils pas les mêmes problèmes ? Faut-il les cloisonner pour que les fameuses contradictions inhérentes au monde communiste n'éclatent pas trop à leurs yeux ? A moins que la démagogie à la jeunesse faite dans chaque milieu ne se contredise mutuellement.

Le gars de charrue assis à côté de l'étudiante en sociologie, serait-ce un scandale ? Et cela pourrait poser des problèmes, surtout celui de la Révolution sexuelle tant agité par les jeunes trublions.

A la fin du congrès, on les réunit quand même tous ensemble au moins une fois à Ivry, sous la surveillance de leurs parents (le Comité Central), et pour entendre l'ineffable Waldeck, pas Provo pour deux ronds, le Berrichon ! La panoplie du parfait révolutionnaire fut débattue, les paroles d'or coulèrent dans le souci de ne pas mécontenter la jeunesse et de ne pas choquer le bourgeois, et les revendications furent énoncées, entre autres : le droit de vote à 18 ans qu'ils auront peut-être d'ici à vingt ans et, dans ce cas, ne leur servira à rien.

Et une mesure antimilitariste par excellence : le retour du service militaire à un an; dire qu'avec des trucs de ce genre-là ils ont encore des clients !

Jeunes, attention ! les derniers décrets, s'ils n'accèdent pas au pouvoir, vivent de la revendication sans ambition, c'est leur job, le jour où la protestation pour les petites bricoles sera close, il faudra qu'ils se reconvertisent, bourreurs de crânes craignant le chômage, ils sont pour le plein emploi. Méfiez-vous !

POI CHENARD.

Tout bouge. Sous des prétextes vagues, une épuratoire grandiose d'intellectuels se fait en Union soviétique. Prétextes qu'il est facile de dissimuler sous des mots sonnant le creux. En Tchécoslovaquie des grèves eurent lieu. Motif effarant : contre la façon de répartir les primes ou la direction, sans consultation des syndicats, s'en est attribuée une grande partie. Et fait plus prodigieux, nous montrant sous une lumière plus crue encore, la véritable autogestion des entreprises : les ouvriers continuèrent la grève, tant que certains dirigeants n'eurent pas encore démissionné. Pour bien comprendre combien le système étatiste communiste n'est pas ce qu'il prétend être, mais plutôt la forme la plus finie de société capitaliste, il suffit d'écouter les propos de ses dirigeants dont la similitude avec ce que disent nos exploités, est frappante : « Nos entreprises doivent apprendre à produire ce qui est nécessaire aux marchés intérieur et extérieur ».

Nouvelle citation : « La victoire sur l'impérialisme dépend de l'union de toutes les forces anti-impérialistes », a déclaré Ceausescu (secrétaire général du P.C. roumain). Qui ne pourrait ne pas être d'accord ? Lorsque l'on essaye d'accrocher à la réalité ces justes paroles, qui ne pour-

rait pas crier : « Vous êtes les cocos, une bande de traitres » ?

Derrière ce verbalisme se cache la plus profonde mystification du socialisme entreprise jusqu'à maintenant. Souvenez-vous des accords franco-soviétiques de l'an dernier à propos d'échanges techniques et industriels, de ces 7 % d'exportation en pays capitalistes que la Tchécoslovaquie a réalisés depuis le début de cette année. Vous me direz que ces paroles dites ne sont que des paroles comme ces mots ne sont rien que des mots auxquels il ne faut guère attacher de véritable importance. Mais comme le disait un Monsieur bien, un maître à penser, aux pensées de Maître, il n'y a pas d'effets sans cause. Et la cause c'est le marxisme. En se faisant, sous ses apparences d'illusionniste, le champion du socialisme, le marxisme a trompé frauduleusement le monde ouvrier. Il a détourné les principes d'un socialisme véritable pour ne plus avoir à les combattre, il a parlé de liberté, d'égalité, pour mieux nous faire accepter la subordination à l'autorité et la hiérarchisation des valeurs. Vu maintenant l'ordre des valeurs de la société, le communisme reste le plus parfait précurseur d'un capitalisme transmué dans un Etat-patron.

Roland PIERRE.

Autour d'un assassinat

« L'hypocrisie est l'hommage que le vice rend à la vertu. »

de La Rochefoucauld.

« Je demande à tous les citoyens de renoncer à la violence aveugle qui a frappé le pasteur King qui vivait par la non-violence. »

C'est par ces étranges paroles que le président Johnson a rendu hommage à celui qui, faute d'avoir été pour lui un exemple, lui est peut-être un remords, si tant est que le remords puisse exister pour les monstres politiques.

Il y a entre celui qui n'est plus et celui qui en parle : l'abîme qui sépare l'homme du chef d'Etat, la dignité de la bassesse, le courage de la veulerie.

Un tel précipice entre eux devrait interdire à l'un d'ouvrir la bouche sur l'autre.

Cela devrait interdire à celui qui ne vit et ne règne que par la violence d'en appeler à la morale d'un Martin Luther King.

Ce que nous en disons est d'autant plus désintéressé que nous ne songeons pas, à l'instar de certains, à nous approprier des morts.

Nous ne sommes pas d'accord avec celui qui voyait l'émancipation de ses frères de race par le bulletin de vote.

Nous ne sommes pas d'accord avec celui qui en appelait à l'Evangile pour justifier des actions ne relevant que de la seule morale des hommes.

Mais nous sommes avec celui qui luttait contre la stupide et criminelle ségrégation.

Nous sommes plus encore, s'il est possible, avec celui qui ne se contentait pas de combattre l'injustice là où elle le frappait, mais, là aussi où il n'en était pas menacé, nous sommes avec celui qui s'élevait contre la guerre au Vietnam au même titre que contre le lynchage des Noirs.

Nous sommes enfin avec celui qui servit une idée, au lieu de s'en servir, qui lui sacrifia tout... jusqu'à la vie.

Cela ne devrait-il pas réduire au silence tous ceux pour qui les opinions ne sont prétexte qu'à sinécure ?

Cela ne devrait-il pas interdire à tous les Houphouët-Boigny, les mais

encore rouges de sang, de rendre hommage à la non-violence d'un homme ?

Mais, si l'on fait justice de cette fumée d'hypocrisie (dont on prétend envelopper ce crime) pour tenter d'en découvrir les mobiles, tout nous laisse penser qu'il n'était pas dirigé seulement contre les noirs des U.S.A., mais aussi contre les pourparlers de paix au Vietnam.

Nous sommes inéluctablement amenés à constater que le premier effet de ce meurtre a été de suspendre le voyage de Johnson et de remettre à plus tard l'entrevue dont peut dépendre la fin des hostilités, nous sommes amenés à conclure à un crime politique et contre les revendications noires et contre la Paix.

Il est certain qu'aujourd'hui les dirigeants des U.S.A. se trouvent pris dans cette alternative : satisfaire à l'industrie de guerre sur laquelle ils ont basé leur économie, faire cesser intérieurement et extérieurement les troubles dus à cette guerre.

Nul doute que, sur le plan financier, comme sur le plan politique, les U.S.A. (et, disons-le, les financiers et les politiciens de l'univers) comptent des partisans du premier et du second terme.

Nul doute que dans le monde de la Haute Banque les intérêts se trouvent opposés et que, selon ceux-ci, les uns veuillent la poursuite de la Guerre et les autres sa fin.

Quoi qu'il en soit, l'assassinat de Martin Luther King a donné un sursis à la tuerie.

Il aura servi aussi le jeu politique : la flambée de révolte que vient de traverser l'Amérique justifiera l'éternel « rétablissement de l'ordre » et satisfera à l'opinion grégaire et raciste des populations.

Paré de cette auréole, Johnson, le laudateur de Martin Luther King, Johnson qui a fait mettre les drapeaux en berne au lendemain de l'assassinat de l'apôtre de la non-violence, Johnson qui adjure les Noirs de ne se livrer à aucune représaille, Johnson voit sa popularité remonter (les sondages d'opinion en témoignent) et les masses se montrer oublieuses de ses crimes et de ses infamies.

HEMEL.

JUGER ? DE QUEL DROIT ?

La bonne âme Camille Leduc, le bon arbitre, tient justice tous les jours en page 2 d'un journal que je n'ose nommer de peur de passer pour ce que je ne suis pas ; un imbécile. S'il m'arrive de lire ce journal, je le reconnais, ce n'est pas par goût mais bien plutôt par un certain sadisme qui me fait vouloir de temps en temps me détendre en regardant la bassesse et la bêtise d'une forme de journalisme qui, malheureusement, est la plus courante et ne fait pas honneur à la profession. Pour en revenir à ce Camille Leduc qui se prend pour un Don Quichotte moderne, celui qui avait déjà lancé une croisade contre les beatniks et autres jeunes délinquants revient à la charge.

Dans le n° 2677 de « Paris-Jour » ce bon monsieur s'en prend à ce jeune homme qui, provoqué par un automobiliste trop nerveux, a tué ce dernier d'un coup de couteau, boulevard Saint-Germain. Le fait en lui-même est inadmissible et nous sommes d'accord sur ce point ; seulement où se fait la différence entre l'honnêteté et la bassesse, la justice et l'hypocrisie, c'est quand ce monsieur en arrive, toutes œillères dressées, à porter tous les péchés du monde sur le jeune assassin.

« Des gens sensibles s'ingénient à trouver des circonstances atténuantes ». Mais on ne s'ingénie pas à trouver une réalité, et cette réalité quelle est-elle ? Une enfance difficile, oui, et Camille Leduc ne doit pas savoir ce que c'est. Un étouffement de la personnalité et ce même Camille Leduc doit ignorer que la découverte par certains du processus d'épanouissement ou de non-épanouis-

sement de l'individu au sein de la collectivité est peut-être l'une des découvertes primordiales de notre époque, qui sert en tout premier l'homme d'une autre manière que toutes les nouvelles découvertes scientifiques qui ne donnent que des armées nouvelles pour tuer et des nouveaux éléments d'exploitation de l'homme par l'homme. Et le manque d'une véritable affection et présence masculine lors de l'enfance. Tout homme censé sait bien que cela joue énormément sur l'évolution vers la recherche de la stabilité adulte. Pas monsieur Camille Leduc.

En fin de compte si, il le sait, seulement cela ne va pas dans le sens de ses idées. Alors on tourne le problème en citant des cas semblables d'hommes qui n'ont pourtant pas été jusqu'à tuer. L'homme n'est pas fait dans un même moule et ce qui fait sa richesse et en même temps sa faiblesse c'est justement sa diversité. Mais l'assassin n'est qu'un type raté, un pauvre type, tandis que le mort quelqu'un « d'installé » dans la société chère à Camille Leduc, l'un a tous les torts, l'autre toutes les vertus et le tour est joué. Trop facile.

Le problème n'est pas de choisir, de désigner un bon et un méchant, mais de constater que la société est si mal foutue qu'elle ne donne pas à tous les hommes la possibilité de s'exprimer comme ils l'entendent. Tout le drame de l'homme est là, et monsieur Camille Leduc si vous n'avez pas de pitié pour l'assassin, je n'ai pas de pitié pour vous. Et moi je ne me permet pas de vous juger, je constate simplement votre ignominie.

Michel CAVALLIER.

« Ecraasées, civiles, elles (les masses) ont contracté l'habitude fatale d'une obéissance et d'une résignation moutonniers et se sont, en conséquence, transformées en immenses troupeaux artificiellement divisés et parqués, pour la plus grande commodité de leurs exploités de toute sorte. » BAKOUNINE

Des nouvelles conditions socio-économiques est né le nouveau prolétariat. La longue marche des révolutions techniques a amené une grande amélioration dans le confort matériel de la classe ouvrière. Le confort étant mis à la portée de tous, il est facile de comprendre l'apathie des masses. Le capitalisme dictant une devise bien connue : « Travaille, tu posséderas », la course au rendement est née et avec elle les heures supplémentaires. Beaucoup d'ouvriers font encore 14 heures de travail par jour. Celui qui a travaillé 12 heures en ajoutant une heure de trajet n'a plus aucun souffle de révolte. Le temps qui lui reste, il le garde pour se distraire, c'est-à-dire le tiercé le dimanche, la télé. On peut considérer qu'à Paris, 130 minutes par jour sont consacrées aux spectacles de télévision. Nous n'allons pas faire le procès de la télévision ; nous savons qu'elle appartient à une classe dirigeante. Et il serait naïf de croire que cette classe fasse une propagande allant contre ses intérêts. Les émissions ont donc un but : sauvegarder la morale bourgeoise. Certains prolétaires sont tout de même conscients de cette aliénation. Mais le temps leur manque pour « faire quelque chose ». Alors ils prennent une carte de parti

De l'aliénation à la révolution

par R. FINSTER

ou de syndicat et ils ont comme on dit « la conscience en paix ». Voilà un bilan des possibilités de révolte chez les exploités bien pessimiste.

Le schéma social au début du siècle était plus simple. Deux classes s'opposaient et s'affrontaient. L'ouvrier mis dans des conditions de vie misérable se rebellait contre ses maîtres. Mais aujourd'hui la surabondance des biens, dans notre civilisation occidentale, a fait diminuer les prix, le crédit mis à la disposition de chacun et les prix compétitifs ont augmenté le pouvoir d'achat. La classe ouvrière est donc devenue une classe consommatrice. Plus l'ouvrier possède d'appareils ménagers, de voiture, de possibilités de loisirs, bref plus il développe son standing, plus il monte, pense-t-il, dans l'échelle sociale. Une fois atteint le but qu'il s'est fixé, il se trouve face à des intérêts de petit propriétaire et oublie sa condition d'exploité.

rents, refusent toute étiquette, politique, ils végètent d'élection en élection. Le jour où il faut choisir un député ou un président, afin de se donner l'impression de participer à la vie politique du pays, ils vont voter.

Combien dans tous ces indifférents sont prêts à partir « quand ça vaudra vraiment le coup » ?

C'est parmi les écoeürés, voire même les indifférents que l'on doit propager nos idées, sans distinction de classe. Le socialisme centraliste a fait ses preuves : en Russie, en Chine, à Cuba... Une certaine évolution matérielle a été réussie. Mais l'homme se demande ce qu'est vraiment le socialisme. Pour la majeure partie, le socialisme reste des slogans. Mais concrètement, la liberté, la fraternité, la solidarité où sont-elles ? Le socialisme centraliste n'a rien de socialiste puisqu'il est centraliste. Le moteur est resté à la même place. On lui a donné des noms différents mais les rouages et les engrenages sont restés en place. On a seulement changé le lubrifiant qui sert à faire marcher la machine. En changeant de lubrifiant les socialistes autoritaires ont cru changer le moteur.

Le vrai socialisme c'est avant tout changer le moteur. Mais les chefs des partis ne peuvent pas accepter de changer de moteur car c'est tout remettre en question, tout y compris les postes-clé que détiennent ces « chefs ».

Le socialisme c'est avant tout briser la vieille machine étatique. Ensuite vient le travail constructif et cela seulement au prix de la REVOLUTION.

LA FOIRE AU PARLEMENT

Si la démonstration était à faire que le parlementarisme est une fumisterie, les députés, ces jours-ci, nous l'auraient fournie de la manière la plus évidente. Le sujet important de cette rentrée était on le sait, la discussion d'un projet de loi concernant l'introduction de la publicité de marque à la télévision.

Déjà, il s'agit là d'un premier leurre puisque de toute façon le gouvernement a pris sa décision sans attendre l'avis des « représentants du peuple » et F.O.R.T.F. tout préparé sur le plan technique pour assurer cette publicité. Ce qui veut dire que nous ne sommes même pas en démocratie. Le parlement ne joue plus aucun rôle, on le savait, il n'existe plus. Malgré tout l'opposition fait semblant. La F.G.D.S. s'est avisée en retirant in-extremis la proposition de loi de R. Dumas et en déposant une motion de censure qui englobe le problème de l'information en général : Ricanements de Chaban-Delmas, fou-rire de Pompidou, fureur du mousquetaire Deferre... et c'est le chahut.

Je ne pense pas qu'il soit utile d'entrer dans les détails de la réglementation en vigueur dans l'hémicycle : laissons cela aux spécialistes comme M. P. Vianson-Ponté qui, dans « Le Monde » se désolé du spectacle lamentable donné par ces grands enfants que sont les députés : claquements de pupitres, gueulements, trépiglements, enfin la vraie foire paraît-il, une vraie classe de cancras. Et M. Vianson-Ponté s'émue de cet état de choses, sermonne les députés, dénonce nommément les plus excités, leur colle un zéro de conduite et se félicite que la télévision n'ait pas donné le soir même des images de cette mémorable séance.

Moi je le regrette. Il est vrai que je ne suis pas « de gauche », que je n'ai jamais considéré le suffrage universel comme un idéal et que je ne sais pas de quoi il s'agit quand on me parle de la dignité du parlement. Mais c'est tout de même une curieuse réaction pour un « esprit libre » que de consentir que soient cachés à la population (né serait-ce qu'une fois) tels agissements de ses représentants. Sans insister outre mesure sur la conception de l'information de ce journaliste, on peut déjà entrevoir ce que sera cette conception dans un régime qui se dira « réellement démocratique ». Cette fois-ci c'est la dignité du parlement qu'il s'agit de présenter. Parions que même sous un gouvernement de gauche il y aura toujours la dignité de quelque chose ou de quelqu'un à sauvegarder, dans l'intérêt

de la nation et au détriment évident de la vérité, de l'information exacte de la population.

Est-ce un hasard ? C'est justement de l'information qu'il s'agit dans ce débat préliminaire à la Chambre.

La gauche voudrait s'opposer (puisque elle est l'opposition) à l'introduction de la publicité à la télévision ; mais elle ne trouve pas d'arguments très convaincants à dresser contre le gouvernement parce qu'elle sait bien qu'à sa place, tôt ou tard elle ferait pareil. Et puis tout de même c'est encore sur les postes périphériques, financés par les publicistes qu'elle peut s'exprimer de temps en temps, cette opposition. Et puis aux U.S.A. paraît-il... Alors ?

La gauche, une fois de plus, s'est mise à loupoyer, à noyer le poisson, s'est discréditée... Non, pardon, c'était déjà fait. L'argument qui m'a paru le plus savoureux est celui qui a consisté à dire que l'introduction de la publicité à la télévision se ferait au détriment de la presse écrite (c'est vrai) et... de son indépendance puisqu'elle serait privée ainsi d'une partie de ses revenus publicitaires.

Je ne savais pas que la publicité dans un journal est un gage d'indépendance. A ce compte-là le « Monde Libéraire » est probablement soumis à des pressions incommensurables et Paris-Match est un modèle d'indépendance.

Le gouvernement, quant à lui, n'a pas eu à prendre de gants. Il se sent fort, il n'a pas à faire appel aux moindres principes, il n'en a jamais eu. Il peut se montrer à visage découvert, visage hideux qui est celui d'un fascisme qui n'ose dire son nom.

De ce jeu, les centristes espèrent tirer leur épingle en proposant une solution intermédiaire : la création d'un organisme où seraient représentés, le gouvernement, la presse écrite, et les annonceurs. Eux, ce sont les rois de la synthèse.

Dans quelques temps les petits pois de la télévision auront un nom, les députés se chamailleront sur un autre sujet et rien n'aura changé. Si, peut-être y aura-t-il davantage de « dignité » au parlement ? J'attends qu'on m'explique ce qu'elle est.

S'il y a eu atteinte à la dignité, c'est de la nôtre qu'il s'agit. Mais cela est inhérent à notre condition de gouvernés, et aucun parlement ne le changera.

NESTOR.

Du Vietnam

ceux qui en meurent et ceux qui n'en crèvent pas

Deux informations nous parviennent simultanément.

La première par les ondes à l'occasion d'une interview du reportage d'un témoin de retour d'Extrême-Orient, émission du jeudi 11 avril.

La seconde de M. Tixier-Vignancour, par voie de presse. Il y a au Vietnam des centaines de milliers d'enfants victimes de la guerre, la plupart mutilés et orphelins.

Le plus grand nombre ignorent où sont leurs frères et leurs sœurs et même s'ils sont encore vivants.

Les hôpitaux n'en ont recueilli qu'une infime minorité.

Les familles généreuses en ont adopté une minorité plus infime encore : soixante cas pour la Belgique (le reporter est de Bruxelles). Soixante enfants sauvés de l'enfer, sauvés d'une existence faite d'un continuels bombardement, d'une continuelle course contre la mort, soixante enfants pour qui s'estompent peut-être (pour les plus jeunes du moins), l'horreur des spectacles dont ils ont été les témoins.

M. Tixier-Vignancour adjure les U.S.A. de ne pas interrompre leur lutte pour la civilisation.

Quant aux autres enfants, la majorité, ceux qui ne sont ni hospitalisés, ni recueillis, ils errent par les rues des grandes villes, se nourrissant comme ils peuvent, se prostituant dès l'âge de douze ans pour vivre, trafiquant de tout, même leurs sœurs, décimés par les bombardements qui leur épargnent peut-être une fin par inanition.

Le reporter nous cite le cas de l'un d'entre eux, amputé d'un bras par les tirs du Sud-Vietnam, recueilli dans un hôpital et qui perdit l'autre bras sous les obus du Nord-Vietnam, vivant symbole de toutes les victimes de la guerre, de la guerre aveugle, de la guerre stupide, de la guerre odieuse.

M. Tixier-Vignancour adjure les U.S.A. de ne pas interrompre leur lutte pour la civilisation.

Le reporter fait entendre l'interrogation directe faite à des enfants et leurs réponses, des enfants dont certains portent de la guerre les marques et les cicatrices, comme cette petite fille dont le poumon est perforé par un éclat de bombe.

Et tous, ou presque tous, à cette question : « Que veux-tu faire plus tard ? » répondent sans hésitation : « Je veux être soldat. »

L'auteur de l'émission nous explique le pourquoi :

Ces enfants meurtris, sous-alimentés, mutilés, sont moins atteints dans leur corps que dans leur esprit. Dans ce monde de force et de haine dans lequel ils se trouvent plongés, ils n'aspirent plus qu'à la haine et à la force.

Il n'y a plus d'enfants au Vietnam, il n'y a plus que des vieillards, même pour ceux qui n'ont pas dix ans.

M. Tixier-Vignancour adjure les U.S.A. de ne pas interrompre leur lutte pour la civilisation.

Huê, l'ancienne capitale, trésor d'art et d'architecture, est pratiquement détruite, des dizaines de milliers d'hommes et de femmes sont sans abri.

Le gouvernement américain prévoit pour la reconstruction de la ville (naturellement pas son impossible reconstitution) une somme qui n'équivaut pas au cinquantième de ce qui serait nécessaire pour assurer un toit aux sinistrés.

M. Tixier-Vignancour adjure les U.S.A. de ne pas interrompre leur lutte pour la civilisation.

Eh bien ! oui, en dépit de l'horreur et du dégoût que la guerre nous inspire, nous souhaiterions, nous aussi, qu'elle se poursuive le temps d'enseñir tous les Johnson, tous les Mao Tsé-Toung et tous les Tixier-Vignancour de la terre.

Mais nous savons trop bien que si tant d'hommes en meurent, ceux-là n'en crèvent pas.

Maurice LAISANT.

Premier Mai d'Antan

Syndicalisme

par Maurice JOYEUX

Le muguet ou l'églantine ! Voilà ce qu'évoque pour la foule le 1^{er} Mai. Pour les uns, c'est la ruée vers les sous-bois où la fleur plonge ses racines dans l'humus humide. C'est la journée des amoureux, des familles, de la tradition. Pour les autres, c'est l'églantine, les rassemblements houleux sur le parvis de cette cathédrale du mouvement ouvrier, la Bourse du Travail. C'est la journée des militants, des luttes contre la flicaille, des charges qui laissent le pavé rouge d'églantines arrachées aux boutonnières, rouges aussi parfois, du sang des ouvriers.

1^{er} Mai d'antant ! Née avec les huit heures, cette revendication noble, toujours accrochée à notre Cahier, possède une histoire que chaque année nous rappelons avec un peu de lassitude. Le 1^{er} Mai eut ses jours de gloire — toujours présents à nos mémoires —. Ceux-ci, disons-le, furent rares et, pour qui survole 75 ans de lutte, le 1^{er} Mai apparaît comme la grande illusion de la classe ouvrière, comme le grand frisson d'une bourgeoisie terrée derrière ses rideaux, interrogeant la rue d'un œil rond. Ce qui caractérise le mieux de 1^{er} Mai historique, c'est certainement le 1^{er} mai 1906. La C.G.T., enfin réunifiée, a pris son vol de croisière. L'organisation est rodée, ses deux rameaux, les Bourses du Travail et la Fédération syndicaliste se sont fondus. Une école de militants est née qui reprendra le flambeau légué par Fernand Pelloutier. Comme toutes les fois que l'orage social approche, les socialistes révolutionnaires et les anarchistes se sont donné la main pour faire front contre les deux adversaires : la bourgeoisie représentée par les libéraux, le marxisme représenté par les guesdistes.

Griffuehles, venu du blanquisme, Poujet, de l'anarchie, sont les éléments de cette entente d'où naîtra le syndicalisme révolutionnaire, une tendance bien particulière au syndicalisme français et dont la doctrine sera tout entière contenue dans la charte d'Amiens. Autour de ces deux hommes, Yvetot, Delesclles, Niel et quelques autres. Les syndicats qui ont porté cette équipe à la tête de l'organisation, sont pour l'action directe, entraînés certainement par les libertaires pour lesquels l'action directe est un principe, mais également par un instant de l'histoire d'une économie qui n'a pas encore trouvé son équilibre. Oui ! Le 1^{er} mai 1906 fut une grande date en ce sens que l'outil est en place, et jamais plus dans l'histoire, même en 1936, il ne donnera une telle impression de volonté, de force, de maturité, d'audace réfléchie, d'efficacité.

En face, le pouvoir qui veille sur la tranquillité d'une société chloroformée par les dividendes, qui compte ses écus et ne retrouve de la virilité que lorsque son œil se porte sur la ligne bleue des Vosges. Sur le boulevard du Crime, venant de la place de la République, les troupes à cheval défilent, sabre au clair, pour rassurer le bourgeois. Dans les encoignures des portes, des loustics lancent des quolibets. Les femmes qui ont rangé les équipages s'indignent. Les cochers des fiacres d'Yvette Guilbert attendent placidement les clients qu'il faudra transporter rapidement à l'hôpital Boucicaut.

Depuis des semaines, la presse a préparé cette journée. Les feuilles ouvrières, s'avamment orchestrées par le « Père Peinard », ont tonné. La journée de huit heures, la paix, la suppression du capital et son rempla-

cement par la Sociale, tels sont les thèmes les plus fréquemment évoqués. Le vocabulaire est riche, précis, volontiers rabelaisien. En face, dans les journaux où l'on écrit bien, les chroniqueurs ont cambré les reins, redressé le menton. En phrases savamment élaborées à la terrasse du Café de Paris, ils ont mis en garde le peuple, enjoint à M. Lépine de faire régner l'ordre, réclamé des réformes au gouvernement, prôné la fermeté au ministère.

Tout est prêt pour que cette journée soit pour les uns une manifestation révolutionnaire, pour les autres une manifestation de l'ordre.

Il ne se passera rien ! Si toutefois on peut appeler « rien » des meetings dans les Bourses du Travail, quelques bousculades sur les boulevards, un déploiement de sabres inusité, des discours menaçants de part et d'autre, et des communiqués de victoire des uns et des autres que le vent emportera.

Il ne se passa rien, et il ne pouvait rien se passer. Déjà, sous le Second Empire, la manifestation après l'assassinat de Victor Noir nous avait appris que l'Histoire n'est jamais au rendez-vous qu'on lui donne. A Grenoble, à Fourmies, à Draveil, comme à Courrière, ces instants sanglants de notre histoire ouvrière, la hargne, la provocation déclenchent des drames que, ni le mouvement ouvrier ni peut-être les pouvoirs publics n'avaient prévus, encore peut-être que pour Draveil cela puisse se discuter.

Lorsque le temps a passé, on s'aperçoit de la « prudence » aussi bien du bureau confédéral de la C.G.T., toujours hanté par la provocation, que du gouvernement, toujours hanté par l'exploitation des mouvements de rue par sa minorité. C'est à l'échelon inférieur, parmi les hommes qui s'affrontent, que naît l'étincelle que les autres devront justifier et couvrir.

1^{er} Mai d'antant, votre véritable visage fut autre part que dans la lutte. Et aujourd'hui, alors que nous avons connu en 1936 une vague sociale sans précédent se déclencher en dehors de la C.G.T., et parfois contre elle, nous savons également que le choc révolutionnaire n'a rien d'un combat sur le pré où les adversaires se convoquent, donnent du verbe, claquent les talons, se piquent élégamment à l'avant-bras, puis regagnent leur maison l'honneur sauf et la fierté au cœur.

1^{er} Mai d'antant, votre visage fut celui de la solidarité, de la communion, du rassemblement au coude à coude. 1^{er} Mai d'antant, ce qui nous est le plus cher, ce que nous voudrions bien revoir, c'est le timbre spécial de la carte ce jour-là, le meeting de la fraternité où, une fois par an, on se revoit tous, ce qui nous permet à la dislocation de mesurer devant le verre de l'amitié nos efforts et nos résultats, le rappel des objectifs de l'année et en particulier la journée de travail réduite à huit heures, les augmentations de salaire, le refus du travail à la tâche, etc.

Quant aux journées révolutionnaires qui, d'un effort gigantesque, poussent le monde du travail sur un nouveau palier, c'est autre part et autrement qu'elles s'élaborent et se déclenchent. Le 1^{er} Mai, par sa masse compacte, peut simplement nous démontrer que le rendez-vous de l'Histoire est possible.

1^{er} Mai d'antant, le drame de notre mouvement ouvrier est justement que la foule qui va cueillir le muguet n'ait pas compris que la récolte ne pouvait être fructueuse qu'après que l'autre foule eut moissonné l'églantine.

LA FAIM, SES PALLIATIFS, SES VRAIS REMÈDES

par Jeanne HUMBERT

« Vaincre la faim, c'est sauver la paix », nous dit le slogan de ceux qui puisent dans nos poches pour secourir les affamés des pays démunis.

Pensent-ils vraiment, ces gens bien intentionnés, que quelques tonnes de riz, de lait en poudre et autres nourritures suffiront à guérir cette maladie de la faim dont sont atteints endémiquement des millions d'individus par le monde ? Ce serait, alors, trop facile.

Il me paraît qu'il serait grand temps d'user d'autres moyens plus efficaces et à plus long terme : par exemple, employer une partie de cet argent recueilli à grand renfort publicitaire à l'envoi de matériels qui permettraient de cultiver avec un meilleur rendement des terres plus ou moins ingrates qui sont jusqu'ici traitées par des méthodes incroyablement primitives. Dans une étude fort bien pensée, Walter Laqueur note ceci : « Pour toutes sortes de raisons, une grande partie de l'aide économique accordée durant ces vingt dernières années n'a pas eu l'effet escompté, mais cela ne justifierait absolument pas qu'on l'interrompe. La nouvelle idéologie afro-asiatique est cependant dangereuse, en ce qu'elle tente d'apporter une justification idéologique à ce qui est, pour dire les choses crûment, une relation parasitaire qui, à long terme, devient aussi déplorable pour la dignité des peuples asiatiques et africains que le fut la relation coloniale. Par-dessus tout, elle a aussi pour effet d'aveugler ces pays, et particulièrement leurs élites, sur leurs propres responsabilités dans les insuffisances et les échecs actuels. »

Il serait aussi urgent de combattre chez ces populations défavorisées, qui piétinent dans leur ignorance, leur apathie, leur nirvana, leur fatalisme et leur attachement à des croyances morbides, à des traditions hors de notre siècle ; leur donner le goût de l'effort afin qu'elles arrivent à se suffire dignement sans le concours perpétuel d'une charité dégradante.

Et surtout, surtout, qu'on leur enseigne, qu'on les oblige même, à tempérer leur exubérance génésique, à freiner leur prolifération qui est une des causes premières de leur grande misère, une menace pour leur vie, leur santé générale et pour l'équilibre et la paix du monde. Car tous ces pays sous-développés, quels que soient leur race, leur climat ou leur régime politique, sont atteints de démographie galopante.

C'est cela qui serait faire vraiment œuvre de paix, au lieu de ces remèdes à la petite semaine, insuffisants et toujours renouvelables. Mais, veut-on remplacer la sensiblerie par la raison ? J'en doute.

La restriction de la natalité dans ces régions déshéritées surpeuplées s'avère un fait de prévoyance sociale utile, une mesure urgente de salut public.

« Sauver la paix ! », qui plus que nous ici ne le désire ? Mais il faut pour cela beaucoup plus que quelques tonnes de riz vite englouties et envoyées davantage pour libérer la conscience de ceux qui n'ont pas faim, que pour faire œuvre réelle et obtenir des résultats véritablement solidaires.

SYNDICALISME ou CHAOS ?

Le syndicalisme étudiant connaît des réunions mouvementées et fait l'objet de conclusions fort hâtives. On l'a bien vu lors de la dernière assemblée générale de l'U.N.E.F. où la tendance « politisée » a sorti *manu militari* les « apolitiques ». Cependant, le problème tel qu'il est posé dans la presse et par beaucoup d'étudiants eux-mêmes — politisation, apolitisme — n'est pas aussi simple qu'il le paraît tout d'abord.

Le rôle premier du syndicat, qu'il soit ouvrier ou étudiant, est de défendre les intérêts de ses syndiqués et donc d'agir sur le plan professionnel et économique. Le premier travail de l'U.N.E.F. doit donc être de contester la forme de l'enseignement actuel et de refuser la situation instable de l'étudiant dans la société. Cela débouche forcément sur un plan politique, mais où le syndicalisme étudiant, tout comme le syndicalisme ouvrier, outrepassa ses fonctions, c'est quand les préoccupations purement politiques prennent le pas sur l'aspect purement syndicaliste. C'est ainsi que l'U.N.E.F. joue le rôle d'un mouvement politique et agit dans ce contexte comme le ferait un parti. Et chacun sait que le syndicalisme étudiant est un tremplin pour les futurs politiciens qui formeront les cadres politiques de la société. L'U.N.E.F. est la proie des partis marxistes et ceux-ci s'en servent tout en prenant garde de ne pas se laisser contaminer par l'enthousiasme étudiant jugé trop fou par les dirigeants « arrivés » et bien intégrés dans la société.

Cela explique toutes les discussions actuelles sur le rôle du syndicalisme étudiant et on peut penser raisonnablement qu'elles ne déboucheront jamais sur quelque chose de bien précis. Cela peut se comprendre d'ailleurs. En effet, et c'est là que réside la différence entre le syndicalisme étudiant et le syndicalisme ouvrier, l'étudiant est étudiant pour un temps limité, alors que l'ouvrier est ouvrier pour la vie. Quand on est

jeune, qui plus est, on ne voit pas le problème immédiat avec toute sa valeur, surtout quand on sait qu'il ne durera pas dans le temps et on préfère « dresser des plans sur la comète » ; la revendication syndicale se trouve alors minimisée par rapport à l'action politique.

Le noyautage du syndicalisme par l'esprit partisan, est mauvais en soi, c'est lui qui a causé les scissions successives du mouvement ouvrier, et l'on voit ce que cela a donné. Encore maintenant, c'est la liberté du syndicalisme qui est en cause, et le syndicalisme étudiant n'est pas libre.

Si la révolte des étudiants peut sembler avoir une réelle valeur — et elle l'avait au début — on se rend compte maintenant que les militants des partis en mission dans les syndicats ont repris la situation en main, ou du moins, semblent l'avoir reprise, au bénéfice d'une gauche électorale aux ambitions pour le moins douteuses.

Pour que le syndicalisme étudiant soit libre sans pour autant être réactionnaire, il doit se placer sur un terrain pleinement révolutionnaire, c'est-à-dire refuser toute ingérence des partis politiques et trouver sa propre éthique révolutionnaire dans sa définition syndicaliste étudiante.

Le problème est complexe, nous venons de le voir. Ce qu'on peut dire, c'est que le syndicalisme étudiant qui n'a pas à vrai dire de passé révolutionnaire, doit aborder lui-même son problème en essayant de se définir exactement afin d'éviter toutes les bêtises que l'on peut sortir à son propos. Et si les structures actuelles du syndicalisme étudiant ne correspondent pas à la réalité, il n'y a qu'à reposer le problème en repartant de zéro de façon à construire un outil de combat étudiant libre, même si cela exige des remises en cause et des scissions. Il faut parfois savoir risquer le tout pour ne pas tout perdre.

Michel CAVALLIER.



La
LITTÉRATURE
et
le
PEUPLE

Par Maurice JOYEUX

Par la parole ou par l'écrit, le besoin qu'ont les hommes de s'exprimer, de se peindre ou de peindre les êtres ou les choses qui les entourent se perd dans la nuit des temps. Cependant, et pendant des siècles, seule une catégorie d'hommes a pu traduire ce sentiment dans des faits. L'absence d'une langue formée, l'analphabétisme, la pauvreté des moyens d'édition, leur prix, limitèrent l'expression écrite, moins cependant que le privilège que s'octroyèrent les classes dirigeantes et leurs clients sur tout ce qui touchait l'opinion publique, support indispensable à la pérennité des institutions politiques ou religieuses qui leur assuraient une situation privilégiée dans la société.

Au cours des premiers âges, le livre chanta les louanges des seigneurs et du dieu qui leur conférait la puissance, décrivit leurs guerres, leurs amours ou leurs haines. Même lorsque franchissant ce cap, le livre s'ouvrit à la philosophie, le sujet resta limité à une classe de la société dont les membres se disputaient entre eux le privilège de régner sans partage sur le grand nombre. Des premiers livres que nous connaissons, les hommes du peuple y restent absents en tant qu'êtres de raison, simplement cités comme furent citées les choses utiles qui entouraient l'élite de la société. Comme une table devait être basse, un bahut profond, un fauteuil confortable, le peuple décrit dans le livre devait être obéissant, travailleur, dispos en toute chose pour le service du maître.

On le traita dans le livre comme une chose abstraite que l'on pose là où cela convient le mieux. On s'assura simplement de la qualité de son âme et de la souplesse de son échine comme on s'assurait de la solidité du chêne destiné au mobilier, du pis de la vache destiné à alimenter la progéniture, de l'humus destiné à recevoir le grain. D'ailleurs le peuple ne lisait pas. Il écoutait les histoires racontées par des hommes qui transposaient le récit de façon à contenter l'auditoire. Et ce peuple exigeait qu'on lui raconte des légendes sur ce merveilleux dont il était exclu et plus tard, lorsqu'il aura appris à lire, les histoires de sa vie grise, de sa souffrance le laisseront longtemps indifférent. Avant de lui apprendre « la science de sa misère », la lecture lui peindra des paradis imaginaires où il n'accèdera jamais. D'ailleurs, il n'est pas certain que de nos jours il ne cherche pas davantage l'évasion que procure la légende ou le rêve à la description de la condition d'existence qui est la sienne.

Le temps du mépris

Pendant toute l'Antiquité, l'ouvrier, l'artisan, en un mot l'homme de métier qui travaille de ses mains sera l'objet de mépris pour le lettré et dans le livre il n'interviendra que comme repoussoir. Le Moyen Age reprendra à son compte ce préjugé des classes dirigeantes d'Athènes ou de Rome. « La chanson de Roland » nous décrit un vilain, naïf, paresseux, voleur, dont Ruteboeuf, pourtant attentif à s'apitoyer sur sa propre misère, dit : « Après la mort il sera rejeté même de l'enfer tellement il sent mauvais. » Ce sont ces artisans qui pourtant inventeront ou perfectionneront au cours des âges cette industrie élémentaire dont le clerc ou le seigneur jouiront sans vergogne et l'Eglise elle-même ne concèdera à ces parias qui vont construire ses cathédrales qu'une pitié de commande teintée de mépris ; il est vrai que le compagnon se vengera en sculptant dans les encoignures des palais réservés à Dieu, le mufle du recteur en proie à la gourmandise, à l'avarice ou à la concupiscence.

La société féodale n'a que mépris pour le paysan ou l'artisan, et le trouvère qui veut plaire aux dames et glaner des écus les accable de sarcasmes. Il faut attendre Chrétien de Troyes qui nous décrit les tisserands pour entendre des vers déchirants :

- Toujours drap et soie tisserons
- Et n'en serons pas mieux vêtus.
- Toujours serons pauvres et nus
- Et toujours faim et soif aurons »

avant qu'Alain Chartier et François Villon viennent nous chanter la misère du pauvre monde.

C'est l'invention de l'imprimerie qui va permettre au livre d'atteindre le peuple par l'intermédiaire d'une bourgeoisie naissante et qui envahit le bas clergé et les cours de justice. Bien sûr les auteurs consacrés sont réservés aux seigneurs qui n'en profitent guère, aux clercs et aux robins et la représentation du peuple dans ces ouvrages, même lorsqu'elle prend un caractère sympathique et compatissant, se ressent de la clientèle à laquelle ils sont destinés. Rabelais lui-même au rire énorme n'est pas tendre pour le paysan ; Erasme, Thomas Morus écrivent en latin, Montaigne et La Boétie dans une langue savante audible pour les parlementaires et les abbés au bel esprit mais incompréhensible au petit peuple. Ce qui est alors la pôte intellectuelle des classes pauvres c'est l'almanach et pendant trois siècles le peuple continuera à ignorer ce que nos actuels professeurs appellent la grande littérature classique. Ces almanachs vendus par des colporteurs répondaient au goût populaire pour les fabliaux, les vieilles légendes orales, les romans carolingiens, les mythes, les prophéties de Nostradamus, les blagues, les recettes de cuisine, les sermons pailards, les remèdes contre les péchés, etc. Ils faisaient le pendant à ces Mystères joués par des histrions sur le parvis des cathédrales dont Victor Hugo nous a laissé une description haute en couleur dans son roman « Notre-Dame de Paris ».

Et si des auteurs s'élèvent contre la condition faite au peuple aucune de ces voix ne vient du peuple. Thomas Morus est un clerc chancelier d'Angleterre, Antoine de La Boétie un parlementaire et il faudra que l'Anglais Thomas Deloney qui a parcouru son

pays d'atelier en atelier écrire pour qu'on ait une vue d'ensemble de la condition des artisans à la fin du XVI^e siècle. Il est le premier des écrivains ouvriers. Il dédiera son ouvrage « A tous les célèbres travailleurs du drap anglais », il nous y décrit un « capitaliste » contemporain de Shakespeare dont l'atelier comprend deux cents métiers, cent cardeuses, et deux cents fileuses travaillant au fuseau.

Le peuple, la poésie et le romantisme

En France, le XVII^e siècle est celui de la poésie classique, celle de Racine, des deux Corneille, de Molière. Il est aussi celui de la poésie de métiers, le siècle du poète ouvrier et Adam Billaut « le Virgile du rabet », choyé par les grands, sera surtout un poète bacchique. Il nous a pourtant laissé des vers empreints d'une tendresse résignée où il peint la joie du travail bien fait. Écoutons-le !

- Le vice n'est pas grand de ne posséder rien.
- Un homme de vertu ne manque pas de bien.
- J'en trouverai assez dans ma boutique
- Suivant de mon rabet la première pratique. »

On comprend que dans ce siècle où pour figurer à Versailles le hobereau porte ses prés sur son habit, une telle poésie puisse charmer les précieuses de l'Hôtel Rambouillet. De nombreux confrères, venant de différents métiers imitent le poète servile aux grands qui pressurent le peuple et ce sera un prêtre, le curé Meslier lui-même sorti du peuple qui posera le premier le problème de la condition sociale de l'ouvrier sous l'Ancien Régime et proposera des solutions dont quelques-unes sont encore des règles pour le mouvement syndical. Dans son Testament, il écrira : « Tous les hommes sont égaux par la nature, ils ont tous également le droit de vivre et de marcher sur la terre, également d'y jouir de leur liberté naturelle en travaillant utilement les uns et les autres » et, plus loin : « Le vrai péché originel pour les pauvres peuples est de vivre dans la misère, dans la dépendance et sous la tyrannie des grands. »

Et pendant que les philosophes tonnent contre l'injustice politique on laisse en marge l'injustice économique et sociale. Alors que la bourgeoisie d'affaire et de robe s'apprête à renverser le régime, les ouvriers qui, pourtant, ont redécouvert leur arme de lutte, la grève, se taisent ou protestent par des chansons.

La Révolution française sera dure aux hommes des métiers. La bourgeoisie qui conquiert ses libertés politiques défend âprement les avantages économiques arrachés des mains défilantes de la classe nobiliaire. Le grand cycle de l'association contre nature du bourgeois et de l'ouvrier vient de commencer. Les ouvriers et les artisans, qui prendront la Bastille, auront comme salaire la loi Le Chapelier qui leur interdira de se coaliser pour défendre leurs salaires.

À la veille de la Révolution, la population industrielle compte environ neuf millions d'individus ; mais ceux-ci ne constituent pas encore une classe ouvrière car il n'existe ni continuité dans le travail, ni concentrations importantes. C'est ce qui explique que les ouvriers ne seront pas représentés aux États Généraux et Lichtenberger nous apprend que sur cinq mille brochures parues avant la réunion de l'Assemblée, une vingtaine seulement protestent contre la condition faite aux salariés. Le monde ouvrier reste un quatrième État en marge des trois autres. Il en a conscience et il demandera la refonte de son statut dans une pétition écrite d'une main anonyme et que signeront cent cinquante mille salariés et qui dit entre autres : « Pourquoi nous oublier, nous pauvres artisans sans lesquels nos frères éprouveraient des besoins que nos corps préviennent chaque jour ? »

Non, les hommes qui travaillent de leurs mains ne sont pas encore des hommes libres, mais ils veulent le devenir. C'est ce que vont dire les ouvriers devenus des écrivains et jetés dans la bataille par la révolution industrielle.

Cassure profonde entre l'ancienne et la nouvelle société, la Révolution française va accoucher de deux révolutions complémentaires, la révolution économique et la révolution littéraire. Saint-Simon et Fourier vont amorcer la première, Chateaubriant et Madame de Staël la seconde, et par cette brèche ouverte dans le confort intellectuel et social de la société le peuple va s'engouffrer.

Révolution littéraire, le romantisme derrière Hugo va rapprocher la littérature du peuple, écrire le langage du peuple, prêter au peuple les sentiments de tragédies et de noblesses jusque alorsapanage de l'élite. Révolution économique, le socialisme dominé par Proudhon et Marx va hisser le peuple à la responsabilité économique, lui conférer le droit à l'égalité sociale, à l'accès à une propriété débarrassée de l'accumulation. Mutation gigantesque qui aboutira à ce morceau de littérature ouvrière d'où est né notre mouvement syndical « Le Manifeste des soixante ». Mutation dont le moyen fut la presse dont les ouvriers s'empareront. Dès le milieu du siècle « L'Atelier », le premier des journaux ouvriers, rassemblera toutes les signatures des autodidactes de l'époque.

Siècle extraordinaire de ce XIX^e siècle ! Alors que la bourgeoisie d'affaires représentée par les Pereire, les Guizot, les Thiers pressurent durement le peuple, les intellectuels libéraux représentés par Michelet, George Sand, Victor Hugo vont au peuple. Cependant c'est en marge de cette bourgeoisie de bons sentiments qu'il faut chercher les vrais rapports entre la littérature et le peuple.

« L'Atelier » fut le premier des journaux ouvriers, « Le Peuple » de Proudhon, aujourd'hui dans d'étran-

ges mains, « La Marseillaise » d'Eugène Varlin, bien d'autres encore suivirent. Mais en marge du journalisme les ouvriers tradirent leur colère comme leurs espoirs à travers la poésie et la chanson avant d'aborder enfin le livre, saisissant ainsi une arme qui depuis des siècles était restée aux mains des classes dirigeantes.

L'instruction se répand parmi le peuple, favorisée par la diffusion à bon marché des œuvres romantiques. En 1847 le nombre des hommes sachant lire a augmenté de 50 %. Les cours du soir pour adultes rassemblent plus de deux cent mille ouvriers. Les écoles se multiplient, ce mouvement va susciter de nombreuses vocations littéraires parmi les ouvriers. Inquiet, Guizot jette un cri d'alarme : « L'invasion des classes pauvres par l'instruction élémentaire est un élément qui doit miner la société dans ses fondements » dit-il à la tribune de la Chambre en 1847 et ce seront les ordonnances sur la presse et les barricades de Quarante-huit, qui sont indissolublement liées avec la révolution culturelle née d'une journée historique, la bataille d'Hernani.

La littérature ouvrière

Dès la naissance de cette littérature ouvrière, deux courants vont s'opposer. Le premier, composé d'étudiants studieux, démarquera la littérature traditionnelle, le second construira une littérature du peuple. Le premier donnera naissance au populisme puis au naturalisme et dans ce courant les écrivains venant de l'université ou de l'usine se mêleront étroitement. Le second créera ce qu'on appelle la littérature ouvrière. Michelet prendra nettement parti pour ce dernier en écrivant : « Les lettrés font pour les lettrés des livres, des journaux, des drames où la petite nation travaille à l'insu de la grande. Il faut franchir le cercle. » Et plus loin, précisant sa pensée : « Presque toujours ceux qui montent y perdent l'originalité de leur classe sans gagner celle des autres. » Ce sera une éruption spectaculaire de la littérature issue du peuple et ce mouvement se trouvera encore impulsé par le discours de réception à l'Académie française de Nodier qui choisira comme thème « L'Art social ».

Dès 1832 Félix Piat fera jouer une pièce « Une révolution d'autrefois », Agricole Perdiguier écrira « Les mémoires d'un compagnon » réédité de nos jours dans une collection de poche, Martin Nadaud publiera en exil « Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon » et Norbert Truquin « Les mémoires d'un prolétaire ». Enfin Proudhon, ouvrier typographe, bâtira une œuvre qui donnera naissance au mouvement ouvrier et qui est la seule à avoir résisté au temps. Et Sainte-Beuve pouvait écrire : « Seuls des grands écrivains de leur époque Proudhon et Michelet furent lus par le peuple ». Les populistes, eux, créaient des œuvres populaires un peu larmoyantes, truffées de bons sentiments qui permettent, depuis deux mille ans, à la classe riche d'exploiter la classe laborieuse. Le sommet de cette littérature qui s'achèvera avec les disciples de Georges Ohnet reste Eugène Sue.

Au lendemain de la Commune nous assisterons à un double mouvement littéraire dont le peuple sera le sujet. Nous verrons d'une part l'intellectuel bourgeois ou universitaire venir au peuple et placer le peuple au centre de son œuvre, tels Jules Vallès dans « L'Insurgé » ou Emile Zola dans « Germinal ». Comme le prêtre apostat l'intellectuel se défroque. Mais nous verrons également des hommes s'arracher du peuple pour venir prendre place dans le cénacle que crée la société littéraire satisfaite de soi-même, tels Fernand Gregh, Jean Ajalbert, Lucien Descaves. Et ceux-là trouveront la consécration au sein de l'Académie pour enfants pauvres, l'Académie Goncourt.

Ce sera la grande période des Universités populaires, du régionalisme littéraire, et le paysan prendra un instant la relève de l'ouvrier pour accéder à son tour à une expression authentique du milieu social. Eugène Le Roy devait être avec son roman « Le Moulin de Frau » qui ne le cède en rien à « Jacquou le Croquant » le représentant le plus authentique de ce courant. Les universitaires eux-mêmes seront séduits par le bric-à-brac régionaliste. Romain Rolland nous donnera son chef-d'œuvre « Colas Breugnot » et plus tard Roger Martin du Gard cette petite pièce malicieuse « Le Testament du père Leuleu ». Au début du siècle une société des écrivains de province se fondera et nous y retrouverons les noms familiers de Henri Pourrat, Charles de Pesquidoux, Ernest Pérochon, Gustave Chéreau, Maurice Genevoix qui, lui, a réussi à monter d'un étage à l'Académie française. Mais c'est autre part qu'il nous faut chercher les soubresauts tumultueux de ce mariage du peuple avec cette belle fille un peu putain, la littérature. Quatre noms se détachent des essais littéraires des travailleurs au début du siècle. Ce sont ceux de Lucien Jean, d'Emile Guillaumin et Charles-Louis Philippe, dont le roman « Bubus » est devenu un classique, de Marguerite Audoux écrivain des métiers dont « Marie-Claire » vient de paraître dans une collection de poche. On peut ranger à leur côté Léon Frapié dont nous avons tous lu ce livre plein de tendresse « La Maternelle ».

Cette génération fut une génération charnière et il appartenait à la suivante issue des tranchées de poser clairement le problème des rapports entre la littérature et le peuple. Jusqu'alors la littérature ouvrière avait été considérée comme une exception et l'écrivain autodidacte comme un phénomène qu'on regardait avec indulgence et sympathie. On le jugeait comme on juge l'amateur en regard du professionnel. Mais après la première guerre mondiale « Nouvel âge », collection éditée par Georges Valois, devait

lancer une véritable école où le roman prolétarien ne se contenterait pas seulement de peindre la vie des travailleurs mais aurait également l'ambition de les guider dans leurs luttes et de prétendre à la relève des œuvres des intellectuels venus au peuple et qui formaient le gros des théoriciens du Mouvement ouvrier. « Que ceux-là seuls écrivent, qui ont quelque chose à dire », s'écriait Henri Poulaille. Et André Gide lui répondait avec dédain : « En dehors de ce qu'il a vu, l'auteur n'a rien à nous dire », ce qui consternait cet esthète de la littérature.

La querelle était ouverte, la littérature prolétarienne lancée. Entre les deux guerres mondiales elle devait se faire une place honorable, sans plus, à côté du surréalisme avant de sombrer comme d'autres écoles du même caractère dans des querelles qui provoqueront un éclatement suscité par le parti communiste et la politique de Staline. Cependant Poulaille déclarait que pour la littérature le problème du pain était un problème plus tragique et plus admirable que le problème de l'amour. Il nous donnait, pour nous en convaincre, deux livres magnifiques « Le pain quotidien » et « Les Damnés de la terre » et dans un ouvrage important « Nouvel âge littéraire » il tentait de définir une esthétique prolétarienne. Autour de lui, Michel Martinet, Albert Thierry, Daniel Halévy, Ramus, Giono et sur la fin un jeune terrassier, fort connu aujourd'hui qui nous a donné avec « Travaux » le chef-d'œuvre de la littérature ouvrière, je veux parler de Georges Navel. Et Henri Poulaille qui considérait la littérature ouvrière comme un acte de transition en réaction contre la littérature bourgeoise déclarait encore : « Pour nous, l'acte créateur n'est pas privilégié d'un groupe d'hommes, il est le prolongement naturel de l'usine et du bureau. » La seconde guerre mondiale allait balayer cet effort pour introduire le peuple au sein de la littérature.

Les temps modernes

Les tentatives de regroupement des écrivains issus du peuple, au lendemain de la libération, furent sans lendemain. Les temps étaient passés. Un art approprié au peuple se concevait lorsque le peuple était tenu hors de la société. Mais le peuple aujourd'hui avait accès à la connaissance et ses organisations syndicales comme ses luttes sauvages l'avaient réintégré dans la société. Le peuple, pour peu qu'il le voulait, avait accès à la culture. Non seulement une littérature prolétarienne ne se justifiait plus mais elle était reçue comme une insulte par un peuple qu'on supposerait incapable d'accéder à la culture sans adjectif limitatif. Les écrivains ne seraient plus des écrivains ouvriers ou bourgeois, ils seraient des écrivains et on les jugerait sans indulgence et sans condescendance sur le style, sans plus. Un universitaire comme J.P. Sartre, par exemple, pourra être un philosophe intéressant et un écrivain médiocre alors que Louis Guilloux venu du peuple et auteur, entre autres de « La Maison du peuple » et du « Sang Noir », est un admirable écrivain. La partie pouvait donc être considérée comme gagnée par les ouvriers, dont l'importance se mesurait à celle que l'écrivain attachait aux sentiments émotionnels créés par leur condition et au cadre où ils évolueraient. Voire...

La ségrégation littéraire existe toujours. Il est une fois pour toutes entendu chez l'homme de lettres de bon ton, que les qualités nobles du militant ouvrier sont dignes d'une admiration étonnée, alors que ces qualités vont de soi lorsqu'elles proviennent d'une certaine classe de la société : « Jean était poli. Il parlait correctement, bien qu'il fût un ouvrier... ». Il est entendu que les héroïnes de Françoise Sagan font l'amour avec une souplesse acrobatique, inconnue aux ouvrières de chez Renault, dont les reins sont fatigués par huit heures de travail à la chaîne. Les prêtres sont des saints pour M. Mauriac, les communistes ont de la vertu et de la fidélité aux grands principes pour M. Aragon, les militaires de l'obéissance et de l'abnégation chez M. de Montherlant et les universitaires sont de farouches baricadiers pour Mme de Beauvoir. Mais à qui la faute ?

À qui la faute, sinon au peuple lui-même, qui depuis des millénaires s'obstine à se contempler dans ce miroir déformant qu'est la littérature, d'abord parlée puis écrite, de légendes et de rêves. L'ouvrier après sa journée répugne à se contempler avec son fardeau dans un livre qui, en creusant son asservissement pour en déterminer et les causes et le remède, avive sa lassitude. En marchant pendant des siècles à la conquête du livre qui pouvait être l'arme suprême de sa libération, l'ouvrier n'a jamais cessé de rêver à ces drogues orientales qui endorment la douleur et créent des songes heureux. État second, où il rêve de société paradisiaque. Il a parfois donné un coup de pouce pour transformer ce rêve en réalité, et ce coup de pouce fut le moteur de l'Histoire. Aujourd'hui que le mariage du peuple et de la littérature est un fait accompli, il ne tient plus que du peuple que cette union soit féconde.

Pendant des siècles, la littérature fut l'exaltation des vertus d'une classe dominante qui se mira dans ses poèmes épiques, dans ses cathédrales, dans sa tragédie de seizième arrondissement. Puis au siècle dernier la littérature romantique collée à la barricade avança pas à pas à la conquête des libertés économiques et sociales, complément et garant de la liberté intellectuelle. Aujourd'hui, la littérature doit chanter pour le peuple les joies de la transformation sociale de demain.

Mais cela n'est possible que si le lecteur, c'est-à-dire le peuple, cesse de lire le livre en diagonale.

TOUS COUPABLES

La guerre est toujours déguisée, même lorsqu'elle se donne mission de prendre fin.

On la voit ergoter, pinailler sur le choix d'un lieu de rencontre, faire entrer des notions de procédure pour savoir à quelle date, à quelle heure, prendra fin la sanglante saloperie, tandis que des villes continuent à brûler, des malheureux à se sauver sous les bombes, des blessés à hurler de douleur, et des hommes à mourir.

Tout cela parce que les gouvernants ne veulent pas de la Paix, qu'ils n'y consentent qu'à regret.

Nous disons bien, tous les gouvernants, et l'attitude de Pékin nous en donne la preuve : la Chine a adressé une « deuxième sommation » au Vietnam du Nord l'invitant à résister à la tentation d'une solution politique.

Et l'organe central du parti communiste chinois déclare que : « C'est seulement en infligeant aux agresseurs américains une défaite complète sur le champ de bataille et en chassant de son sol chaque soldat agresseur que le peuple vietnamien pourra atteindre les buts que sont la libération nationale et la réunification de la patrie. »

Cette déclaration en dit long sur les sentiments de Paix de ceux qui se sont posés en champion de celle-ci.

Cela est bien dans la tradition de tous les chefs d'Etat, d'aller jusqu'au bout... avec le sang du peuple :

Le sinistre Clemenceau, dont l'O.R.T.F. vient d'avoir la fâcheuse inspiration de commémorer le souvenir, disait, lui aussi : « Je fais la guerre ! » Une guerre dans laquelle il ne risquait pas de laisser sa sinistre carcasse.

Son héritier Mao n'a pas changé de discours ni de méthode.

Cependant, un tel acharnement ne saurait être mis sur le seul compte du fanatisme et de la férocité.

Ces fauves sont aussi de froids calculateurs...

Un petit écho passé inaperçu dans la presse nous instruit à ce sujet par la question de savoir si les Etats pourront faire face aux problèmes posés par la fin de la guerre.

Cela dit bien ce que cela veut dire.

L'idéologie socialiste, le péril communiste et autres slogans usités ici ou là, n'étaient que paravents à la cause profonde de la guerre : orienter les économies respectives des pays d'Orient ou d'Occident vers l'industrie de mort, la seule qui paie, la seule qui soit à la mesure du système qui régit le monde.

Le cri de Jaurès est autre chose que le couronnement d'un discours, la chute d'une période oratoire : oui, « le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage ».

Il ne peut vivre que de la guerre et dans la guerre.

Toute son activité, ou plutôt son agitation, débouche sur cela.

Il ne produit pas pour produire, mais pour s'enrichir, il ne vise pas à satisfaire les besoins des hommes, mais à exploiter ses besoins dans les voies qui lui sont bénéfiques.

C'est ainsi qu'il sera impuissant à satisfaire à la faim dans le monde, mais qu'il trouvera toujours des capitaux pour entasser des munitions.

Cependant, il arrive que lui-même se trouve pris à l'immense paradoxe social et économique qu'il a créé.

Les U.S.A. ne le payent-ils aujourd'hui d'une crise sans précédent ?

Une crise qui engendre non seulement chômage et misère pour les travailleurs, ce dont capitalistes et chefs d'Etat se soucient assez peu, mais aussi difficultés politiques et effondrement monétaire, la seule chose à laquelle ils prêtent importance.

La guerre, cette guerre odieuse qui a fait tant de victimes et de ruines, n'était-elle pas autre chose que la guerre du dollar ?

RAUCIME.

LA REPRESSION FRANQUISTE EN ESPAGNE... ET EN EUROPE...

EN ESPAGNE : David Urbano sera jugé le 18 avril, à Madrid, avec pour seul « délit » le fait d'avoir appartenu en France à la F.I.J.L. Le Procureur demande... six ans d'emprisonnement !...

Julian Millan va passer très prochainement devant un tribunal de guerre « Sumarísimo » pour avoir soi-disant participé en 1962 à des activités antifranquistes...

En février, 5 ouvriers des environs de Séville ont été condamnés à des peines de 1 à 5 ans de prison pour avoir simplement diffusé la revue « Presencia »...

Tous les jours, travailleurs et étudiants sont entraînés devant les tribunaux pour délit d'opinion.

Cela, mieux que tous les discours, donne une image exacte de la « Libéralisation » du régime, mais les sentiments européens de Franco lui font un devoir de ne pas limiter la répression aux territoires qu'il contrôle ! En effet :

EN FRANCE : après le jeune militant anarchiste Antonio Ros, ce sont maintenant trois autres militants : José Sos, Placida Aranda et José Peirats, qui font l'objet d'un mandat d'expulsion en dépit de leur statut de réfugiés politiques et en l'absence de toute accusation concrète. Cette complaisance du gouvernement français à exécuter les ordres de la police franquiste suscitera-t-elle une réaction adéquate de la part des secteurs « progressistes » de l'opinion française ? Nous avons l'optimisme de le croire. Ces manœuvres d'intimidation ne sauraient, dans tous les cas, qu'affermir notre volonté de lutte.

EN BELGIQUE : le militant anarchiste Octavio Alberola est jeté en prison pour ses activités antifranquistes, et déjà il est l'objet d'un mandat d'expulsion pour le jour où il sera mis en liberté... Les plénipotentiaires franquistes qui attendent à Bruxelles leur admission au Marché commun bénéficient, eux, de toutes les considérations...

LES PRISONNIERS POLITIQUES EN ESPAGNE ET LES VICTIMES DE LA REPRESSION FRANQUISTE EN EUROPE ATTENDENT VOTRE SOLIDARITE ACTIVE ! F.I.J.L.

Révoltant : nous apprenons que 4 militants antifranquistes résidant dans le sud de la France ont reçu un mandat d'expulsion sans aucune explication.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES

Secrétariat de la Commission Préparatoire

3, rue Ternaux, Paris (11^e), France

LISTE DES ORGANISATIONS ADHÉRENT AU CONGRÈS

- « Union des Anarchistes Bulgares en Exil » (U.A.B.)
- « Federación Anarquista Ibérica » (F.A.I.)
- « Mouvement Anarchiste Hollandais » (Federatie Van Vrije Socialisten De Vrije)
- « Federazione Anarchica Italiana » (F.A.I.)
- « Fédération Anarchiste Française » (F.A.F.)
- « Fédération Anarchiste Japonaise »
- « Movimento Libertario do Brasil » (Brésil)
- « Movimiento Libertario Cubano en el Exilio » (M.L.C.)
- « Federación Anarquista Mexicana » (F.A.M.)
- « Deutsche Anarchistische Bewegung » (Allemagne Fédérale)
- « Federación Libertaria Argentina » (F.L.A., Argentine)
- « Federation of Australian Anarchists » (Australie)
- « Anarchist Federation of Britain » (Grande-Bretagne)
- « International Anarchist Commission » (C.I.A., London)
- « Fédération Anarchiste du Québec » (Québec)
- « Organizaciones Libertarias del Peru » (Pérou)
- « New Zealand Federation of Anarchists » (Nouvelle-Zélande)
- « Anarchist Movement of the United States of America » (U.S.A.)
- « Mouvement Libéraire de Finlande » (Suomi)
- « Federación de Agrupaciones Libertarias de Chile » (Chili)
- « Fédération Anarchiste de Chine » (Chine communiste).

Observateurs

- « Movimiento Anarquista de Colombia » (Colombie)
- « C.I.R.A. » - Lausanne CH.
- « Mouvement Libéraire Hongrois » (Hongrie).
- Mouvement Anarchiste Belge
- « Helliniki Anarchiki Kiniki » (Grèce)

« DICTATURE ET RÉVOLUTION » DE LUIGI FABBRI

La nouvelle rubrique mensuelle : « Bibliographie Anarchiste », se propose de commenter, brièvement, chaque mois, une œuvre d'un auteur anarchiste ou une étude traitant du mouvement libertaire.

Ces ouvrages seront choisis, particulièrement, parmi les éditions contemporaines et en toutes langues, afin que les militants désireux d'acquiescer l'œuvre dont il est question, puissent se la procurer.

Nous espérons ainsi attirer l'attention des militants du Mouvement Anarchiste et des lecteurs du « Monde Libéraire » sur les livres les plus significatifs, actuellement publiés à travers le monde.

Cette série de courtes études pourra constituer la base d'un fichier.

Gui SEGUR.

(« DICTADURA Y REVOLUCION », en espagnol, 288 pages, éditorial « Proyección », Avenida de Mayo 1370-P.12-OF.335. - Buenos Aires. - Edité sur les presses de « Talleres Gráficos Zlotopiro Hnos », San Luis 3149, Buenos Aires, República Argentina.)

Les Editions « Proyección » de Buenos Aires (Argentine), qui publient, inlassablement, des ouvrages anarchistes (1), nous offrent, aujourd'hui, dans leur collection « Lazo Libertario » (Lien Libertaire), une réédition de l'œuvre importante de Luigi Fabbri : « Dictature et Révolution ».

Cet ouvrage, depuis longtemps introuvable, fut écrit par Fabbri, entre 1919 et 1920, dans le climat tendu d'une dramatique espérance soulevée par la révolution russe de 1917 (2). Il fut édité, pour la première fois, en espagnol à Buenos Aires en 1923, puis une deuxième édition vit le jour à Barcelone en 1938. Cette troisième édition espagnole nous est donnée dans une traduction nouvelle de Diego Abad de Santillán.

L'ouvrage, qui surprendra le lecteur par la valeur « prophétique » de certaines affirmations, développe une thèse centrale : dictature et révolution sont inconciliables. Une véritable révolution ne peut être réalisée « par le haut », depuis un Etat qui obéit à sa mécanique propre, à ses propres lois. Lorsque la dictature se consolide, la révolution s'éteint.

Ce livre, clair et simplement écrit, se divise en quinze chapitres, précédés d'un prologue écrit en 1922, par Errico Malatesta. Certains de ces chapitres sont particulièrement importants par les problèmes qu'ils posent, souvent pour la première fois, et par les solutions logiques et libertaires que propose l'auteur :

- I. — Du socialisme autoritaire au communisme dictatorial.
- VI. — Communisme autoritaire et communisme libertaire.
- X. — Le concept anarchiste de la révolution.
- XII. — La peur de la liberté.
- XIV. — La défense de la révolution.
- XV. — La fonction de l'anarchisme dans la révolution.

Tout au long de cette œuvre, riche et passionnante, Fabbri nous fait revivre l'exaltante aventure de la révolution russe, de l'espoir à l'abattement, de l'insurrection triomphante de la vie et de la liberté à leur assassinat par la « Commissariocratie » du parti unique.

« Que l'exemple de la Russie soit utile à tous. Laisser mettre un frein à l'espérance sous prétexte d'être mieux guidé ne peut conduire qu'à l'esclavage. Que tous les révolutionnaires étudient le livre de Fabbri. Cette méditation est nécessaire pour être mieux préparé et pour éviter les erreurs des Russes », écrivait Malatesta en conclusion de son texte de présentation.

Luigi Fabbri (auquel notre camarade Alfonso Failla consacre un intéressant article dans le numéro du 13 janvier 1968 de « Umanita Nova »), né en 1877, mort en exil à Montevideo en 1935, est l'une des figures les plus attachantes du mouvement anarchiste italien, et l'une des plus grandes du mouvement international.

« Les anarchistes, certains de leur victoire dans un lointain avenir, tomberont la tête haute, en répétant l'antique invocation stoïcienne : « AVE, LIBERTAS. MORITURI TE SALUTANT ! » (L. Fabbri.)

Il faut lire ce livre, et le méditer.

Gui SEGUR.

- (1) Déjà publiés : « La Revolución » de Gustav Landauer, « Problemática de la Autoridad en Proudhon » de Peter Heintz, « Rebelde en el paraíso yanqui » de Richard Drinnon (il s'agit d'une biographie de Emma Goldman), « Marxismo y Socialismo Libertario » de D. Guérin, « Cataluña 1937 » de G. Orwells, « Ideologías y Tendencias en la Comuna de Paris » de Heinrich Koehlin, etc.
- (2) « Dittatura e Rivoluzione », édité à Ancona en 1921, par la « Libreria Editrice Internazionale ».

ORDRE DU JOUR DÉFINITIF DU CONGRÈS DE CARRARE 1968

1) La situation économique, sociale et politique des pays représentés; la situation du Mouvement Libéraire, ainsi que les perspectives d'activités et de diffusion des idées libertaires dans ces pays (rapport des délégués).

2) Les libertaires, le mouvement ouvrier et les organisations ouvrières — nationales et internationales.

3) L'anarchisme et le marxisme à l'épreuve de l'expérience du XX^e siècle, et en tenant compte des expériences des révolutions russe, espagnole et cubaine.

4) L'Internationale de Fédérations Anarchistes face aux blocs impérialistes, aux pays non alignés, et aux problèmes essentiels de notre époque : la jeunesse, la lutte contre la guerre, contre la faim dans le monde, contre les dictatures, le racisme, etc.

5) Attitude du Mouvement Anarchiste face à l'expansion des religions et moyens à mettre en œuvre pour les combattre.

6) Organisation de l'économie dans une société anarchiste ou durant l'étape de transformation révolutionnaire vers l'anarchie.

7) Les bases idéologiques, tactiques et organisationnelles de l'Internationale de Fédérations Anarchistes.

8) Pacte d'association et engagement formel de soutien matériel précis et de collaboration régulière aux activités internationales.

9) Nomination d'un organisme de relations anarchistes internationales chargé, en outre, de la publication d'un bulletin d'information et d'orientation libertaires. Cet organisme comprendra, également, un Comité International de Solidarité avec les Mouvements d'exilés des pays totalitaires.

Le CONGRÈS INTERNATIONAL DE FÉDÉRATIONS ANARCHISTES aura lieu à CARRARE (Italie), les 31 août, 1^{er}, 2 septembre et jours suivants si nécessaire.

La Commission Préparatoire, Secrétariat Général.

COMMUNIQUE

Le groupe FA 3 Bakounine de Marseille forme une bibliothèque à Marseille. Celle-ci sera ouverte à tous, et en particulier sera un outil de travail indispensable pour les camarades et pour ceux qui fréquentent nos cours de formation du militant. Pour enrichir rapidement cette bibliothèque, nous recherchons de toute urgence les ouvrages de bases indispensables. Les camarades et amis qui voudraient bien nous CEDER ou nous VENDRE des ouvrages sont priés d'écrire à :

Pierre COMTE, Salle 3.B, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er})

D. FLORAC.

« Les grands Etats ont entre les mains deux moyens pour tenir les peuples en dépendance et se faire craindre et obéir : un moyen plus grossier, l'armée, un moyen plus subtil, l'école. »

F. NIETZSCHE.

La culture que j'écris comme ça, c'est celle qui a besoin d'un ministère et d'une majuscule pour se faire valoir. Avec un « K » ? Je ne sais pas pourquoi, peut-être pour que ça commence comme Klu-Klux-Klan...

La culture est, indique le dictionnaire, « l'ensemble des comportements humains d'un groupe d'individus unis par une tradition commune et transmis par l'éducation ». Mais le propre de la culture est d'appartenir à tous, tout en étant ressentie individuellement. Et voilà qu'il est question de culture de masse, promulguée par des artistes, des historiens, des hommes de science ? Non pas, mais par le grand égalisateur des têtes, par le grand pacificateur des esprits critiques, je veux dire par l'Etat.

Deviendrait-il mécène ? Sa Grandeur requerrait bien quelques artistes officiels. Mais il suffit de Malraux. Non, la vérité est que la Sainte Planification annonce, avec une mécanisation accrue, l'avènement de la journée de 6 heures.

Ils vont se mettre à penser durant tout ce temps passé loin du contre-maître ? Peut-être même va-t-il leur pousser des griffes et des dents et des idées, s'alarment nos gouvernants !

Fort heureusement la machine, en hâte consultée, a prescrit le remède : « Civilisation des Loisirs ». « Civilisation des loisirs ! » ont-ils tous repris en chœur. Et chacun de distribuer la culture en livres de poche, en disques, en cours télévisés. On brade ! On liquide pour ne pas s'en aller !

La culture, cette culture-là, c'est la mainmise de l'Etat sur le dernier secteur des activités humaines où la liberté avait encore un sens. La culture, c'est le processus totalitaire par lequel la création artistique devient « l'œuvre d'art-objet », c'est la liberté tissée sur toile et stéréotypée pour être vendue en grands magasins et au mètre carré.

L'Instruction publique nous avait déjà enseigné le « Bien-Penser » avec les Maisons de la Jeunesse et de la Culture. L'Etat veut nous apprendre à « bien sentir ».

KULTURE

La culture, cette culture dévaluée, c'est Rimbaud vendu et compris par Seghers, c'est la « jeune poésie » aux mains du trust Jean-Pierre Rosnay, c'est la cinémathèque à Barbin. C'est la forme vidée de son contenu. C'est la bombe désarmée.

Nous ne marchons pas !

Car la culture qui se sent, pas celle qui se vend, est intimement liée à la liberté. Et le combat pour la culture vraie est aussi celui de la liberté et de l'émancipation de l'homme. Ma culture, c'est celle que je me choisis, celle que je prends DIRECTEMENT dans l'héritage laissé par la civilisation, héritage artistique, scientifique, mais aussi philosophique et social. De quel droit l'Etat s'interposerait-il entre Van Gogh et moi ? De quel droit se ferait-il l'interprète de Proudhon auprès de moi ?

Car ne nous y trompons pas, la culture de masse, la culture d'Etat, est une forme subtile de censure. Censure d'autant plus dangereuse qu'elle est subtile et d'apparence attrayante. Censure d'autant plus intolérante qu'elle atteint l'auteur et le lecteur, le curieux comme le créateur.

En effet, à l'un et l'autre bout de la chaîne, l'Etat, dans son entreprise de césarisme intellectuel, anémie le phénomène culturel de sa dynamique libertaire et révolutionnaire : « La création, notait André Breton, est inséparable de la Liberté et de l'Amour. » Aujourd'hui, l'art-libération devient art-institution. La révolte de l'artiste est elle-même idéalisée, statufiée, figée en modèle par les grands sorciers qui nous préparent la civilisation des loisirs, de la sensibilité préfabriquée, du goût conditionné. Qu'on me comprenne bien : autrefois et dans le meilleur des cas, le poète était maudit, ce qui lui laissait la liberté d'aller jusqu'au bout de sa révolte. Aujourd'hui, à peine a-t-on insulté sa première toile qu'on l'expose à la télé, que son œuvre devient modèle public et propriété d'Etat. Elle cesse dès lors d'être dynamique et révolutionnaire. Elle devient académique et réactionnaire.

Il suffit aux « spécialistes » de disséquer cette œuvre desséchée de son souffle libertaire et de la débiter au hasard

des maisons de la culture, manne stérile qui ne fécondera pas les imaginations d'une assistance installée pour un spectacle. Le public frustré de ce germe libérateur, qui élargirait son champ de vision, devant une pâle représentation se confine dans une admiration formelle doublée de cette auto-satisfaction propre à tout snobisme intellectuel. Ce n'est plus à Brecht que l'on bat des mains au T.N.P. Non, le spectateur applaudit à son propre génie. L'espace de sept rappels il communique avec « l'élite » et, un soir par trimestre, il achète avec son billet le droit de s'identifier à elle. Par ses applaudissements (systématiques, les acteurs l'ont souligné récemment) il exprime la satisfaction de sa vanité. Cet intellectualisme de façade est pire que tout car il mène à toutes les soumissions.

La mise en condition du consommateur est chose faite au niveau des articles matériels. Elle a eu pour résultat d'enfanter l'automobiliste, le week-endeur. Bientôt une carte d'adhésion aux M.J.C. sera votre signe extérieur d'intelligence. Et c'est cette bête-là, le faux intellectuel, l'idiot distingué, qui est en gestation dans le projet culturel français. On a le « Français moyen » ; par la fumisterie de l'éducation culturelle on aura le « Français supérieur ». Le peuple allemand aussi avait été déclaré supérieur...

Cependant que la gauche, notre bonne gauche naïve, reste fidèle à la cuisine politicarde de papa, sans se rendre compte qu'elle échoua dans sa mission voilà un peu plus de 30 ans. Sentimentale, va ! La politique n'est plus votre affaire, mais celle des technocrates. Les gaullistes disposent aussi d'une technocratie culturelle.

Mais la culture, produit du césarisme intellectuel n'empoisonne pas seulement le spectateur et le lecteur. Elle attaque aussi le citoyen. L'Inquisition libérale veut tirer parti de l'apport social des idéologies ouvrières, et les désamorcer de leur contenu émancipateur tout comme elle essaie d'ôter à l'art sa substance subversive.

Dans notre monde totalitaire et comme l'avait si bien envisagé Camus, le combat « entre la Création et l'Inquisition, entre la Liberté et la Justice »,

s'engage. Il est édifiant, à cet égard, d'examiner les premiers balbutiements d'une jeunesse qui se cherche en même temps qu'elle proclame la faillite d'une société qui lui est étrangère. Qu'ils réclament à corps et à cris une refonte de l'Université ou la liberté de l'art (parfois les deux) leur revendication se place sur le terrain de la liberté. Or, c'est Proudhon qui avait désigné la politique comme étant « la science de la liberté ».

Certains avaient déjà senti cette évolution, qui se sont empressés de réhabiliter Fourier, d'autres comme M. Buron reprennent le fédéralisme et le mutualisme proudhonien. C'est que, pour ces penseurs libertaires, la liberté aura été au centre et à la périphérie de leurs préoccupations, elle aura été pour eux la fin et les moyens... Et la liberté ne laisse d'être un problème pour l'humanité et plus encore pour l'humanité à venir. En un lustre le schéma socialiste marxiste aura pris plus de poussière qu'en cent ans. En quelques années la liberté sera sortie des zones d'ombres où l'économie politique l'avait reléguée.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, si M. Buron inscrit le fédéralisme à son programme c'est qu'il a pris soin au préalable de ne pas remettre en cause l'autorité. Il veut utiliser le schéma proudhonien tout en contrôlant ses effets émancipateurs : ce faisant il ne quitte pas son rôle de Grand Inquisiteur, mais se sert du principe fédératif pour distribuer la liberté, comme l'appareil à sous distribue des friandises. Il ramène la « liberté-phénomène » à une « liberté-objet ». Il lui ôte en cela sa dynamique révolutionnaire. Car la liberté est mouvement, création permanente des hommes.

De la même façon, si Daniel Guérin veut réconcilier les « frères ennemis » du socialisme, libertaires et autoritaires, il ne remet pas en cause l'acquis du marxisme. En tentant d'injecter la sève libertaire du premier dans le corps massif du second il sépare l'inséparable, la forme du contenu. Il reste en cela prisonnier des cadres impérialistes de pensée, tout comme la presse bourgeoise décrivait, à la mort de Breton, le « pape du Surréalisme » et non le poète révolutionnaire.

Qu'elle soit culture artistique ou culture politique, la culture vraie devra être défendue par les intéressés eux-mêmes et contre les cuisiniers de l'ordre établi.

Marcel BONNET.

CLASSIQUES DE L'ANARCHISME

Aux anarchistes révolutionnaires de toutes tendances et de tous pays

Chers Compagnons,

« Depuis longtemps je songe et je travaille à un projet dont l'exécution sera, pour la diffusion des idées anarchistes à travers le monde, d'une exceptionnelle utilité.

Ce projet, d'accord avec les camarades de tous les pays, et grâce à l'appui qui m'est apporté par « l'Œuvre internationale des éditions anarchistes », je le réalise en publiant « L'Encyclopédie anarchiste ».

Immense utilité de cet ouvrage les services qu'il rendra

Il s'agit d'un ouvrage destiné à embrasser, dans la mesure du possible, toutes les conceptions et toute la documentation se rapportant au mouvement anarchiste et, par extension, au mouvement social tout entier.

Le puissant intérêt de cet ouvrage consistera :

1° A grouper toutes les connaissances que peut et doit posséder un militant révolutionnaire ;

2° A les présenter dans un ordre méthodique, en conformité d'un plan général bien conçu et bien exécuté ;

3° A les exposer sous une forme simple, claire, précise, vivante, à la portée de tous ;

4° A les traduire en diverses langues afin de les répandre à peu près partout.

Des considérations multiples et d'ordre divers m'ont insensiblement amené à l'idée de cet ouvrage et graduellement convaincu de son immense utilité.

Je veux indiquer brièvement les services

essentiels que cette « Encyclopédie anarchiste » rendra à nos camarades du monde entier et à la cause magnifique qu'ils ont embrassée :

a) Sur presque toutes choses — et c'est logique — les anarchistes ont une façon de concevoir, de sentir, d'apprécier, de vouloir et d'agir qui n'appartient qu'à eux, et les sépare de tous les autres. Cela étant, il est naturel qu'ils possèdent une multitude d'idées et, cent fois pour une, j'ai eu l'occasion et la joie de constater cette extraordinaire richesse de conceptions personnelles.

Mais que de fois aussi j'ai eu le regret d'observer que, chez la plupart, ces conceptions sont en vrac, c'est-à-dire : péle-mêle, sans classement, sans ordre, sans méthode !

Telle que je la conçois, cette « Encyclopédie anarchiste » aura l'énorme avantage d'ajouter aux idées et aux connaissances que possède chaque anarchiste, celles qui lui font défaut et d'introduire, dans cet ensemble plus ou moins disparate, broussailleux et touffu, le classement et l'ordonnance qui, mettant chaque idée à la place qu'elle doit rationnellement occuper, confère à celle-ci toute la force et toute la clarté désirables.

b) La littérature anarchiste est déjà fort copieuse. Rares, très rares, sont les compagnons, les curieux, les chercheurs et les étudiants qui ont les moyens de se procurer et le temps de « potasser » les livres, brochures, journaux, revues et écrits innombrables où se reflète, sous une forme extrêmement variée et intéressante, la pensée anarchiste.

Il serait pourtant de la plus vive utilité, que tous ceux — anarchistes ou non — qui désirent se renseigner exac-

tement sur l'anarchisme, puissent le faire sans être dans la nécessité de compulsurer une foule d'écrits, dont chacun ne traite que d'un aspect spécial ou d'un problème fragmentaire de l'anarchisme.

Sorte de synthèse claire et condensée de l'anarchisme, cette « Encyclopédie » sera une œuvre relativement complète, conçue et présentée dans un ordre déterminé et qui, intelligemment et facilement consultée, renseignera chacun — à son gré et selon ses besoins de documentation — sur l'ensemble et sur le détail des conceptions anarchistes.

c) De toutes les doctrines sociales, aucune n'est ignorée, méconnue, déformée, travestie, ridiculisée autant que l'anarchisme, l'intérêt de tous ceux qui détiennent actuellement le Pouvoir se confond ici avec l'intérêt de tout ceux qui ambitionnent de le conquérir.

Eh bien ! sans être un catéchisme ni un évangile, cet ouvrage sera un recueil unique et complet, aussi bien qu'un guide impartial et sûr, en même temps qu'un répertoire précieux que, en toutes circonstances, pourront consulter, avec fruit, ceux qui désireront s'instruire et se documenter exactement, loyalement.

d) Un camarade voudra-t-il traiter publiquement — par l'écrit ou la parole — un sujet ressortissant à la propagande anarchiste ? Il lui suffira, après avoir rassemblé, par la méditation, les idées que lui suggère le sujet à traiter, d'ouvrir cette « Encyclopédie anarchiste » à la page voulue et il y trouvera des considérations, des thèses et une documentation adéquates au sujet à développer. Il n'aura plus qu'à ajouter à ses propres idées et à celles qui lui seront fournies par cette recherche, les

illustrations qu'il empruntera aux événements les plus récents.

Que de propagande en perspective !

e) Par essence et par définition, l'anarchisme est international. Il est donc indispensable que tout anarchiste, non seulement possède une notion claire des courants d'idées et des méthodes de lutte qui existent dans le pays qu'il habite, mais encore qu'il se mette et se tienne à la page de tout ce qui a trait au mouvement anarchiste mondial.

La vie internationale tient, en effet, elle est appelée à prendre de plus en plus, une si large place, qu'un homme de notre temps ne peut plus se contenter d'une information locale, régionale ou nationale. Toutes les parties du monde ont, par des traits multiples et importants, par le jeu des répercussions et des contre-coups, une existence commune et, pour ainsi dire, solidaire. Accords ou discordances politiques, ententes ou conflits économiques, manifestations scientifiques et artistiques, mouvements sociaux : tout, à l'heure actuelle, revêt un caractère mondial. Le militant trouvera, dans cette « Encyclopédie anarchiste », nombre de renseignements et de précisions qui l'aideront à se guider dans l'étude extrêmement complexe de la vie sociale universelle.

Par ce qui précède — et sans que j'insiste davantage — on doit être pénétré du haut intérêt et de l'utilité considérable de cette « Encyclopédie anarchiste ».

Sébastien FAURE.

Extrait de la préface de « L'Encyclopédie anarchiste », rééditée en fascicules. S'adresser, pour toutes demandes, à Germinal GRACIA, Plaine des Astres, Villa Candenia, 34-Montaby (Hérault).

SUR LE SUFFRAGE UNIVERSEL

par Alex BRIANO

Une toute petite constatation : il est difficile de faire des généralités au sujet des différentes élections.

1° D'une part, les élections municipales, cantonales, législatives. (Ne parlons pas des élections consulaires, prud'homales et des Chambres de commerce ou de métiers.)

2° D'autre part, les référendums et les présidentielles. S'il y a en effet un nombre considérable d'abstentionnistes dans les premiers modes de scrutin, voisinant parfois les 48 % et nous donnant parfaitement raison dans notre propagande anti-électorale qui invite nos compatriotes à aller à la pêche ou aller cueillir des jonquilles.

Par contre, le système cher au général en retraite et qui consiste à faire croire au peuple qu'il est seul juge et seul souverain obtient un succès que nous aurions tort de ne pas prendre en considération et de sous-estimer.

Et veuillez m'excuser si je me permets de confirmer qu'aux deux tours des présidentielles les grands perdants ne furent pas les Lecanuet, Mitterrand ou autres Barbu, mais bel et bien les libertaires et les clubs marxistes qui préconisaient pour des raisons pas du tout identiques, d'ailleurs, l'abstention pure et simple.

En analysant les 15 % d'abstentions, nous savons que 10 % environ de ces électeurs sont des malades, des vieillards ou des gens en voyage, souvent dans l'impossibilité de se déplacer jusqu'aux urnes. Il reste donc 5 % de vrais abstentionnistes. Alors, acceptons de cœur léger la défaite...

Donc, le vieux monsieur de l'Elysée a trouvé un mode de vote qui semble plaire aux Français, à ceux du Nord-Est gaullistes à 85 %, comme à ceux du Midi, attachés plus profondément à la liberté et à la République (pourquoi riez-vous ?) qu'à un nom entré tout vivant dans la légende.

Le processus, rappelant un peu l'antique démocratie grecque, passionne les foules et occupe la majorité des esprits par ces duels oratoires à la télé, radio et par ces flots d'affiches, gigantesques pour notre

vieux pays, dont quelques-unes couvrent encore les murs de certaines localités.

Et si, supposons-le, de Gaulle avait été élu à une voix de majorité (celle de Madame...), il serait resté président d'un Etat, imposant sa politique à une immense majorité d'opposants !

Dans une démocratie occidentale, chacun le sait, la minorité brimée doit se soumettre avec Fair-play, bonne humeur, travailler sans rechigner et surtout pas détruire ! C'est la coutume !

En dépit de cet attrait pour l'élection soi-disant directe, il ne faut surtout pas abandonner la lutte anti-électorale, en considérant que le vote n'est pas encore obligatoire comme chez nos proches voisins belges, mais qu'il est mené d'une manière savante grâce au truquage et aux fraudes électorales, chiures politiques, plus graves que les promesses qui bernent un peu plus les électeurs, belles brebis qu'on tond, trait et égorge sans un bêlement, sans une révolte.

— « Certes, direz-vous, la fraude existe, mais en Corse, dans les départements ou territoires d'outre-mer. En France métropolitaine, ça n'existe pas. » — Et de se voiler la face rien que d'y songer ! Nous faire ça, nous brimer dans ce geste qui est un droit et soi-disant un devoir !

Si je dénonce les truquages que j'ai pu constater en témoin, n'importe quel affreux peut les exécuter impunément.

Citons-en quelques-uns. (Il y en a une foule d'autres que mon enquête n'a pu déceler sérieusement étant un amateur dans cet art et je m'en excuse.)

1° Echange de bulletins de vote par correspondance, par exemple : 4 voix du candidat Untel sont échangés contre 4 bulletins du candidat Machin. Ce système ne dérangeant pas le nombre des votants. Donc pas de problèmes au dépouillement pour faire coïncider les colonnes.

2° Vote forcé d'abstentionnistes convaincus donc repérables sur les registres. On jette un nombre d'enveloppes x en émergeant x noms d'électeurs non votants. Cette fraude ne peut être réalisée qu'avec

des complicités sûres et se pratique entre 12 h 30 et 13 heures dans les bureaux de vote où les assesseurs sont tous du même bord.

3° Echanges de bulletins aux dépouillements grâce à la présence dans certaines enveloppes de deux bulletins identiques. En principe, l'un est valable, le second doit être détruit. Voici comment on procède : habile tour de passe-passe que les scrutateurs avertis ont tous pratiqué sous les yeux des spectateurs et qui consiste à supprimer un bulletin du candidat adverse purement et simplement et on garde les deux bulletins identiques. Le compte des bulletins devant concorder au compte des enveloppes sur la feuille de scrutin.

Et je passe l'éponge sur les grandes irrégularités pratiquées un peu partout sur le globe, les unes plus épouvantables que les autres par leur malhonnêteté, basée souvent sur la psychologie des couleurs, des bruits, qui ont une grande influence sur certains peuples encore analphabètes.

« Dame Démocratie » se complaît dans cette immense farce qu'animent les voyous, les politicards de tout poil, les tricheurs, les surexcités et les fiers-à-bras.

Il serait intéressant dans nos activités de militants d'aller fourrer nos nez, propres, dans cette foire électorale. Il serait passionnant de dénoncer sans pitié, preuves en main, les fraudes et les irrégularités constatées.

Cela apporterait un peu de désinfectant aux cerveaux des individus conscients qui ne supporteraient sans doute pas d'être une fois de plus roulés dans la farine comme de vulgaires ablettes qu'on va faire frire et manger !

L'expérience peut s'avérer payante, enrichissante, humoristique, effleurant le mélodrame et la tragédie.

— « Les élections ? C'est comme le buste de certains vamps : si on retire le soutien-gorge les seins leur arrivent au nombril. » Le vieil anarchiste qui me tenait ces propos n'avait pas tout à fait tort ! Et l'image de la fraude n'est pas trop exagérée.

EDUCATION

L'ENFANCE, QU'EST-CE ?

par B. SANDRÉ

Un jour, où je posais quelques questions à Hervé Bazin pour le journal « La Raison », organe de la Libre Pensée, je voulais savoir ce qu'il pensait de la garde et de l'éducation au foyer paternel et s'il considérait que les parents étaient indispensables pour élever harmonieusement les enfants.

En substance il me répondit que n'importe quel crétin, parce qu'il a le droit de faire l'amour, se trouve du même coup investi de l'autorité paternelle sans préparation aucune. Comme

moi, il trouvait absurde qu'on rende obligatoire beaucoup de formations moins importantes que celle d'éducateur alors qu'on laisse inculquer des idées (fausses) des religions (ineptes), une morale (rétrograde). Il concluait, en manière de boutade : « Tout le monde ne peut pas être orphelin » de *Poil de Carotte*, trouvant triste que la formation se fasse sur le tas, alors qu'il existe des cours de chauffeurs, d'enseignement ménager, de brancardiers, etc.

La chance, pour lui, était d'avoir de bons parents avec leur bonne volonté et leur affection.

Certes, il existe à l'heure actuelle des écoles de Parents. Dans plusieurs quartiers l'expérience est valable si les problèmes sont sensiblement du même niveau social et financier. De toute façon, la formule est enrichissante, même si un psychologue intervient en fin de soirée pour dire ce que tout le monde a compris, même si ce psychologue vit seul, sans chien et sans enfant. Ne cherchez pas à comprendre... Mais qui peut se vanter de connaître les enfants ? Ceux de deux ans et ceux de huit, ceux de douze et ceux de quinze ? Les pédiatres peuvent se réclamer du soin de leur corps, mais personne n'a le droit de se targuer de connaître à fond ce que cachent leurs yeux rieurs, leur front songeur et leur volonté agressive.

Pourtant, l'institutrice de mon fils, qui aura bientôt cinq ans, me disait un jour, sans modestie : « L'enseignant connaît mieux vos gosses que vous, parents. » Et, de temps en temps, elle administre des fessées parce qu'elle connaît mieux nos mômes ! Je veux bien !

Mon mécanicien connaît mieux le bourrin de ma 2 CV que moi. Je veux bien ! Mais cet ouvrier n'en profite pas pour « tabasser » ma carrosserie !

Eh non ! le comportement d'un gosse à l'école n'a rien à voir avec ses attitudes à la maison, dans la rue, dans ses jeux, dans son travail !

Si certaines théories, auxquelles je ne suis pas opposé, étaient mises en pratique, bousculant toutes les notions de diététique, nous verrions des choses merveilleuses dans l'alimentation des garnements par eux-mêmes...

Je vous assure que je ne suis pas mal placé et je verrais, enfin, mon fils se nourrir, en dépit des interdictions de sa mère, de ce qu'il aime : le saucisson, à la rigueur des fèves fraîches, dans la proportion d'un saucisson pour une fève... Mais surtout pas de pain, ça ferait sandwich...

Allez donc savoir, la diététique c'est de la rigolade !

Il y a des points où nous pouvons admirer, sans danger, et avec le sourire leur manière de se vêtir eux-mêmes : tête des parents antimilitaristes dont le rejeton choisit des vêtements galonnés et de coupe militaire parce que c'est la mode, qu'il y a des jolis verts, des beaux galons dorés...

Je ne dirai rien des jouets. Ah ! si les adultes ne vendaient pas des jouets guerriers. Alors là, nous sommes tous d'accord. N'empêche que les gars se fabriquent des arcs, des fusils, des blockhaus. Ils montent des westerns avec saloons, tentes d'Indiens (y compris les plumes et les squaws).

Et pourquoi ces bruits plutôt que ceux-là, cette route plutôt que celle-là ? C'est drôle et ça tient de la magie.

(Des salauds diront que ça relève de la psychiatrie). Car l'enfant, c'est des histoires extravagantes dans un monde, hélas ! fermé aux adultes.

Foncièrement il est bon, dites-vous, mais des millions d'années d'hérédité combative en font un être féroce envers les animaux et les vieillards. Et toc ! en douce, un coup de pied aux tibias de la vieille mémé assise devant sa porte ! J'ai vu des gosses d'une dizaine d'années, dans une époque sans télé, dans un lieu sans cinéma égorger sans pitié des chats, tuer des perroquets en cage, sans oublier de confectionner des ennuis aux chiens.

A l'heure actuelle, si ça se trouve, ils sont pères de famille...

La force ne pliera pas la volonté des enfants, c'est exact. Je ne compte pas non plus sur l'infinie douceur, sur la totale liberté des gosses en dépit de

tous les espoirs qu'on pouvait miser sur eux.

Concluez vous-mêmes. Pour ma part je pense qu'il serait souhaitable que les enfants vivent exclusivement entre eux dans des colonies animées par des adultes (quand même), parents ou non, rester eux-mêmes assez enfants, pour ne pas prendre au sérieux toute les paroles ou tous les gestes de leurs colons. Car dans certains désirs comme dans certains rêves caractéristiques des tout-petits il y a avant tout un jeu que l'adulte a tort de considérer comme une révolte capricieuse.

L'enfant est spontané mais, ô combien, comédien !

L'enfant est un imitateur et singe l'adulte avec une classe !...

Et je dirais encore que c'est un monde passionnant qui accapare notre vie et notre liberté si on les lui donnait. Mais, hélas ! en cet univers lui aussi passionnant, quoi qu'on en pense, la liberté de l'enfant comme la nôtre s'arrête bien avant celle qui pourrait gêner le voisin.

Une conférence comme on en voudrait beaucoup

Le 5 avril dernier, à la Mutualité, s'est tenue une conférence réalisée dans le cadre des manifestations F.A.F. - XI^e région. Federica Montseny et Richard Pérez ont développé tout au long de cette soirée les thèmes de l'Anarchisme, de l'Organisation et du Fédéralisme, répondant justement aux critiques que des marxistes — ou marxisants, si l'on préfère — n'ont pas manqué de formuler, notamment sur le problème de l'action révolutionnaire et de la lutte des classes.

C'est devant un public fort nombreux qu'a eu lieu ce dialogue, où beaucoup d'Espagnols ont donné à cette soirée une ambiance méridionale qui n'était pas pour déplaire aux auditeurs qui paraissent enchantés de cette réunion. Il faut dire que son organisation était en tous points exemplaire.

Nous souhaitons avoir un public aussi chaleureux à la prochaine conférence de cette série qui aura lieu le lundi 20 mai au Théâtre de Plaisance et dont vous trouverez les coordonnées dans ce numéro (p. 2).

LILY THEYNARD N'EST PLUS

Brusquement arrachée à l'affection des siens et amis, Lily Theynard disparaît, laissant près elle le vide que cause la mort de tout être dont l'existence fut bien et dignement remplie.

Heureux ceux qui, comme elle, ont trouvé dans un idéal de pensée libre une sérénité face au destin et à l'inéluctable fin de tout.

Heureux ceux qui, comme elle, ont trouvé dans la lutte pour un mieux-être humain une raison et un sens à la vie.

Au nom de ce sens de la vie, au nom de cet idéal, nous nous devons de poursuivre le combat qui fut le sien.

C'est par là que nous pouvons faire survivre ceux qui nous quittent.

C'est ce qu'ont rappelé les camarades qui prirent tour à tour la parole au cimetière.

Maurice Joyeux au nom de la Fédération Anarchiste, Perrodeau au nom de « la Calotte » et Jean Cotterau au nom de la « Libre Pensée ».

Mais tous trois parlèrent plus encore, au nom de l'amitié qui nous liait à Lily Theynard et qui nous fait plus douloureusement et plus sensiblement ressentir sa perte.

Que Jeannine et Maurice Azoulay, ses enfants, trouvent ici toute la part que les membres de la F.A. prennent à leur deuil, M. L.

— LA RUE —

Les Editions du Groupe libertaire Louise Michel qui viennent de sortir un nouveau disque : Poèmes de notre ami Maurice Laisant, chantés par Consuelo Ibanez, éditent une revue « La Rue » qui sortira au début du mois de mai.

« La Rue » se présentera sous la forme d'une revue classique : tels « Les Temps Modernes » ou la « Nouvelle Revue Française ». Elle aura près de soixante-dix pages et peut-être plus et paraîtra tous les trois mois. Le titre lui-même, qui est celui d'un journal créé par Jules Vallés, indique bien ce que fut le projet de ses créateurs. Elle sera à la fois théorique, culturelle, littéraire et d'informations sans vaines préoccupations d'orthodoxie, mais dans le cadre de la pensée anarchiste, c'est-à-dire qu'elle sera révolutionnaire.

Mais, présenter le sommaire de son premier numéro indiquera encore mieux le caractère qu'elle entend prendre. Dans ce sommaire, on peut distinguer trois groupes d'articles : un premier groupe d'approfondissement de notre pensée, un deuxième groupe d'informations culturelles, un troisième groupe d'art et de littérature.

Dans le premier, un article de Maurice Fayolle : « La révolution énergétique », un autre de Gui Malouvier sur « L'état du mouvement anarchiste à l'échelle internationale », un troisième de Maurice Joyeux sur « La société moderne et l'anarchie ». Enfin, de Jean-Lou Puget : « Réflexions sur le problème du sous-développement ».

Dans le deuxième groupe, celui de l'information culturelle, un article de Jean-Louis Gérard : « Epitomé du mouvement provo », une étude de Michel Cavallier : « L'information dans la société moderne », puis, de Marie-Simone Rollin : « Littérature allemande contemporaine et impuissance » auquel on peut joindre un travail sur un sujet qui retint toute l'attention de Bakounine — il est de Michel Bonin — il est titré : « Science et responsabilité ».

Enfin, dans le troisième groupe d'art et littérature, nous aurons de Léo Ferré : « Je donnerais dix jours de ma vie », quelques pages de Maurice Frot intitulées : « La Rue », une nouvelle de Roger Grenier, un article de Jean Rollin : « Merveilleux cinéma merveilleux » auquel s'ajoutera, si elle est prête, une étude sur « le structuralisme » d'Arthur Mira-Miros.

Pour terminer, quelques chroniques habituelles intéressantes les variétés, le théâtre, les livres venant de paraître, etc., et les pages du souvenir que Maurice Laisant, dans ce numéro, consacrera à Maurice Rostand qui vient de disparaître.

Nous avons voulu notre revue copieuse et diverse comme les aspects multiples de l'anarchie qui sont les aspects de la vie avec son caractère universel.

Soigneusement imprimée et reliée avec une couverture originale, elle est conçue pour être un approfondissement de l'anarchie mesurée à l'Homme et à toutes ses exigences économiques, sociales, culturelles et artistiques.

Le problème qui se pose naturellement est de savoir si le mouvement anarchiste français avait besoin d'une telle revue, s'il avait la force de la soutenir. La réponse n'est plus entre nos mains mais entre celles du lecteur.

« La Rue », qui aura la vocation de l'universalité, paraîtra aussi longtemps que celui-ci sentira la nécessité d'ajouter à la propagande de notre « Monde libertaire », la réflexion sur les moyens de la construction d'une société à l'image de l'homme.

LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL.

LE 21 AVRIL DES COLONELS

Il y a un an, Athènes s'éveillait sous la botte : des blindés avaient pris position devant les principaux bâtiments officiels, tous les opposants éventuels connus avaient été coffrés au cours de la nuit. Il y a un an déjà... Et depuis un an, malgré les proclamations des politiciens et les protestations des artistes et intellectuels exilés, le pouvoir est toujours entre les mains des usurpateurs. Depuis un an, la Grèce est muselée. Comment pourrait-il en être autrement dans un pays où non seulement la presse est censurée mais où encore le secret de la correspondance postale privée n'existe pas (courrier décacheté, écoutes téléphoniques) ? J'ai personnellement dénoncé dans une lettre ouverte le mensonge de l'ambassadeur de Grèce à Paris à ce sujet (cf. le M.L., N° 138, janvier).

Comment pourrait-il en être autrement dans un pays économiquement dominé par les puissances capitalistes étrangères et principalement américaines ? Il suffirait de dresser un tableau sérieux des investissements étrangers en Grèce pour pouvoir affirmer que ce pays est une colonie américaine. Comment pourrait-il en être autrement dans un pays militairement occupé par l'armée reconnue comme la plus forte du monde ?

J'ai vu, cet été, à Athènes, le centre d'information U.S. installé au cœur de la ville, dans une des artères principales, la rue Stadiou. Il consacrait une de ses deux vitrines à deux ouvrages, traductions grecques de :

— « On trial. The Soviet State versus Tertz and Arzhak ».

— « Tarsis. Ward 7 ».

Devant cet étalage de propagande, je ne me suis alors posé qu'une question : les écrivains grecs sont-ils plus libres que les écrivains russes ?

J'ai vu, cet été, à Athènes, pendant une semaine, au mouillage bien en évidence devant le port un porte-avions (le « Saratoga ») et quatre unités diverses de fort tonnage, tous U.S. Chaque jour, les matelots et les officiers de l'U.S. Navy (Noirs, Jaunes et Blancs) déambulaient en ville surveillés par leur propre police. A noter que la police militaire grecque a strictement copié la police militaire U.S.

J'ai même vu mais moins nombreux, des fantassins U.S. déambuler en ville comme s'ils y étaient au repos.

J'ai vu, le 9 septembre, dans le port d'Héraklion, un transport de guerre U.S. (le « Colonel William J.O'Brien ») débarquer des tonnes de matériel pour l'U.S. Air Force basée en Crète.

J'ai même vu, mais moins nombreux militaires U.S. rouler dans des voitures totalement dépourvues de plaques d'immatriculation comme si tout vraiment leur était permis, ce que je n'avais jamais vu même dans un pays d'occupation.

Cette année, la Pâque orthodoxe tombe le 21 avril, le nouveau régime célébrera donc son premier anniversaire le dimanche suivant. N'est-il pas symbolique ce recul du pouvoir temporel devant le pouvoir de l'Eglise ? En tout cas, les Grecs n'ont pas à attendre plus de l'un que de l'autre. Le salut des Grecs ne viendra que d'eux-mêmes. L'étranger peut certes les aider mais qu'ils se gardent des sirènes.

Jean-L. GÉRARD.

UN PEU D'AIR FRAIS POUR L'ENSEIGNEMENT

Cette bouffée d'air frais nous vient d'Amiens, lieu où se sont réunis au mois de mars des enseignants et des psychologues lors d'un colloque dont les travaux avaient pour but de déterminer ce que serait une école nouvelle. Au moment où l'enseignement est remis en question par la relance des budgets pour les établissements privés et par la réforme de l'Orientation scolaire, cette étude apporte un peu de réconfort en faisant sortir de sa prison actuelle, l'école nouvelle.

Les perspectives offertes, que ce soit dans le secteur primaire, dans le secondaire ou dans le supérieur, ne sont pas neuves. Des pédagogues depuis une cinquantaine d'années se sont épuisés à répéter que l'école ne doit pas être une caserne où l'enfant subit une instruction, mais un foyer où il développe ses aptitudes et sa personnalité. Ils n'ont guère été entendus et c'est une minorité enthousiaste qui courageusement applique les méthodes dites actives comme celles préconisées par Decroly ou Freinet, dans un contexte qui les repousse.

Il faut être très enthousiaste pour ne pas céder car toutes les conditions de travail vont à l'encontre et multiplient les difficultés : élèves trop nombreux pour individualiser un enseignement, locaux peut-être peu colorés mais conçus pour de grands groupes, absence d'équipement, etc. Les épreuves matérielles sont insignifiantes à côté de l'hostilité ou de l'inertie des personnes qui gravitent autour.

Aujourd'hui un vent de révolte souffle ; on sent la nécessité de faire quelque chose ; mais il faut soulever des montagnes. Par où commencer ? Balayer tout ce qui existe, semble être l'objet d'une véritable révolution ; et pour faire celle-ci, il faut que la marée entraîne les parents et les enseignants. Les universités verront peut-être s'implanter plus vite ce nouvel état d'esprit puisque les étudiants comme ceux de Nanterre, s'en occupent activement.

Mais pour les enseignements primaire et secondaire, le chemin semble long et pénible à gravir...

Il y a d'abord le problème des maîtres. Instituteurs et professeurs sont séparés dans leur formation et constituent deux clans. Les participants du colloque ont mis au jour cette division et proposent une transformation radicale de cette formation : « Que les instituteurs recrutés après le baccalauréat, aient une formation universitaire de deux ans, suivie d'une formation professionnelle également de deux ans. Ils seraient ainsi formés dans les mêmes établissements que les professeurs du secondaire ». A l'heure actuelle, la formation des instituteurs se fait dans les écoles normales mais il faut souligner que la majeure partie de ceux qui entrent dans cette carrière, viennent munis de leur bachot et se trouvent devant une classe d'une quaran-

taine d'élèves avec pour mission de leur apprendre des techniques comme la lecture sans avoir été conseillés ou guidés dans cette tâche. Les gouvernants doivent juger que ce travail est sans responsabilité puisqu'il confie à des apprentis, des enfants pendant plus d'un an avant de les apprécier lors du C.A.P. Ce qui signifie qu'ils apprennent leur métier sur le dos des enfants qui peuvent se trouver défavorisés toute leur vie en ayant des bases défaillantes en arithmétique ou en orthographe. Quelle est l'entreprise qui permettrait à l'homme de s'entraîner sur les pièces en cours pour apprendre son métier et préparer son C.A.P. ? Sur ce terrain la France surprend des pays voisins...

Toujours sur le plan formation, un problème d'éducation permanent se pose. Les connaissances acquises à tous les niveaux sont encyclopédiques et ne se tour-

par Jacqueline GILLET

nent pas vers la vie. Les programmes y sont certainement pour quelque chose mais comment une personne qui, pendant 35 ans suit les mêmes directives (les fameuses instructions dont certaines datent de Jules Ferry), peut-elle adapter son enseignement à l'évolution du temps si elle n'est pas amenée à faire quelques stages dans les milieux où elle prétend orienter les enfants ?

La commission chargée d'étudier ce problème à Amiens, a déterminé la nécessité de créer des instituts de recherche qui regrouperaient des chercheurs et des enseignants (provisoirement détachés), la recherche devant se faire « sur le tas ».

Voilà déjà de quoi attirer les foudres de beaucoup de personnes du corps enseignant, habituées à répéter devant des visages interrogateurs, les mêmes éléments d'année en année. L'Ecole Nouvelle lutte contre cette conception d'une instruction qui est à tous les niveaux, inculquée par de beaux exposés agrémentés de bons mots qui font sourire, faits toujours du haut d'une estrade (en évitant d'écrire au tableau car, dans ce cas, on tourne le dos aux élèves et on ne peut assurer sa discipline). Elle lutte contre le principe de faire répéter comme une mécanique les échos des livres et des professeurs.

Et quand on considère le rôle de l'enseignant qui doit parler, dialoguer avec ses élèves plusieurs heures de suite, on constate que les capacités intellectuelles ne doivent pas être les seuls critères (comme elles le sont actuellement) de recrutement. C'est un véritable drame pour l'enseignant timide, qui a des difficultés à extérioriser rapidement ses pensées ou bien à articuler. Il se trouve seul devant le risque du chahut.

Trop peu d'enseignants sont conscients de ce que leur formation est inadéquate. Une enquête menée chez des professeurs du secondaire indique que 25 % seulement d'entre eux sont insatisfaits de la formation actuelle. Il y a tout de même un petit espoir pour les partisans d'une rénovation...

Mais pour réussir, il faut vaincre aussi l'inertie des parents et obtenir leur adhésion. « L'Ecole des Parents » ne réunit qu'une minorité et c'est navrant, car une école conçue dans le sens de la participation de l'enfant et non plus du gardiennage, a besoin des parents.

En effet, un enseignement basé sur le développement de la personnalité de l'enfant, qui donne une place importante à l'éducation artistique ne peut se concevoir dans le système compétitif des notes et des classements. Beaucoup de parents qui ont subi un enseignement axé sur la sélection pensent plus à demander à leur enfant : « Combien es-tu ce mois-ci ? », qu'à connaître les appréciations des professeurs. Il y a plus de mérite à être le dernier dans une classe où toutes les notes sont très proches qu'à être dans les premiers d'une classe où les écarts sont très grands. D'autre part la note, si elle encourage ceux qui réussissent, décourage ceux qui éprouvent des difficultés.

Un autre point brûlant est celui de l'empressement à inculquer les techniques scolaires. Alors que l'obligation scolaire est allongée jusqu'à 16 ans, on est de plus en plus exigeant sur l'âge auquel l'enfant doit apprendre à lire. Il faut aller vite, tout sauter au risque de se briser l'esprit. Aujourd'hui on apprend à lire à la maternelle. L'enfant subit la lecture apprise par des méthodes mécanisées et il n'intègre pas cet apport extérieur dans la substance de son esprit. Le résultat est une épidémie de la mauvaise orthographe car la forme du mot a été donnée avant que l'intérêt pour celui-ci soit né. Le résultat est que l'esprit n'est pas cultivé, qu'un Français sur deux n'ouvre jamais un livre et que dans un journal, le Français cherche d'abord les nouvelles locales et les bandes dessinées. Nous ne savons plus attendre et suivre le rythme de l'enfant. Nous lui imposons le nôtre, inquiet et accéléré qui entraîne les déséquilibres nerveux...

Le fait que ces problèmes soient évoqués dans la presse, à la radio, à propos du colloque d'Amiens est réjouissant. Mais il ne faut pas se leurrer et faire croire que tout cela est nouveau, plein de promesses. Il y a plus de cinquante ans, que ces idées ont été énoncées et notre bon vieil enseignement est toujours solidement ancré. Les étudiants le remettent en question, feront-ils tache d'huile ?...

★ VARIÉTÉS

Enfin une récompense !

Catherine SAUVAGE

à **BOBINO**

A grands coups de tendresse et de sensibilité, à grands coups d'ironie et d'humour, à grands coups de passion ou de révolte, rendant au texte toute sa suprématie, un timbre de voix envoûtant, une diction impeccable qui tranche, caresse, mord de-ci de-là... De belles mains qui soulignent encore plus la magie des mots ; enfin un dépouillement courageux et la sobriété des grandes comédiennes.

par **Suzy Chevet**

C'EST CATHERINE SAUVAGE qui fait sa rentrée à Bobino dans un tour de chant éblouissant ; un tour de chant le plus achevé, le plus intelligent, le plus émouvant qu'il nous ait été permis de déguster depuis longtemps. Un tour de chant à nous couper le souffle qui débouche parfois sur un argot coloré, éclatant, mais aussi dans une langue pure et raffinée, pleine de poésie, qui nous prend le cœur et l'esprit parfois comme un acide fort ou telle une rose rouge épinglée dans un coin de ciel bleu.

Catherine a un allié : Léo Ferré et ses chansons merveilleusement écrites et nanties d'une musique inégalable.

Catherine Sauvage - Léo Ferré ! deux grands noms qu'on ne peut dissocier. L'interprète et le poète démontrent à eux deux que la chanson peut être du grand ART non seulement au niveau de sa composition mais encore à celui de son interprétation.

« Un jour tu as trouvé mon nom dans le bottin de la ritournelle. Plus tard, j'ai trouvé le tien sur les lèvres des gens qui sifflaient « Paris-Canaille ». Comme on dit, tu m'as fait « descendre dans la rue »... Tes disques, je les mets de côté pour les jours heureux. »

Léo Ferré.

★ DISQUES

RÉÉDITION

par **J.-F. STAS**

Avec beaucoup d'a-propos, « Le Chant du Monde » publie une nouvelle édition en 33 tours des premières chansons de Léo Ferré (LDX 4351).

Les chansons contenues dans ce 33 tours furent enregistrées en 78 tours, puis, lors de l'apparition du microsillon, en 33 tours. La comparaison entre les « vieux » 78 tours et le nouveau 33 est saisissante, on n'entend plus maintenant que Ferré et son piano débarrassés du bruit de surface que provoquait l'ancien système. Ces chansons, que ceux de mon âge n'ont pas oubliées, sont celles que Ferré apporta à Paris tout de suite après la guerre à une dure époque où l'espoir constituait l'essentiel du confort. Ferré les promena avec bonheur dans bien des cabarets de la rive gauche dont quelques-uns ont disparu ou évolué. Je pense spécialement aux « Trois Maillets » où je fis sa découverte, il doit y avoir vingt ans de cela. Ces chansons, pleines de poésie, annonçaient déjà le Ferré révolté que nous connaissons. « L'île Saint-Louis » et « La vie d'artiste » écrites avec Francis Claude, « La chanson du scaphandrier » avec R. Baër, « Barbarie », « L'inconnue de Londres », « Le bateau espagnol », « A Saint-Germain-des-Prés », « Le flamenco de Paris », « Les forains », « Monsieur Tout-Blanc », « L'esprit de famille »,

sont un parfait échantillonnage du talent si varié de Léo.

Le pianiste virtuose qu'il est souligne impeccablement les mélodies bien venues dont il est familier. Successivement réalistes ou surréalistes, tendres ou cyniques, lucides ou d'un hermétisme jamais impenétrable mais qu'il faut en quelque sorte savoir mériter, les poésies que Ferré nous livre sont toujours de qualité, de celles qui font penser. Elles ont su percer l'ambiance idiote de l'époque (consolonnous). La facilité n'est malheureusement pas l'apanage d'aujourd'hui.

Il semble que l'on pourrait réaliser un autre disque des premières chansons de Ferré avec, par exemple : « Le temps des roses rouges », « Amour, amour », « Chacun sa chance », « Les amants de Paris », que la grande Piaf popularisa, « Le Métro », « La Chambre », « Les Cloches de Notre-Dame », « Mon Général », « Elle tourne, la Terre », « Qu'as-tu fait, Popaul ? ».

Il y a bien d'autres titres qui échappent à ma mémoire détaillante ou quelques bonnes chansons qui n'ont pas eu le sort qu'elles méritaient et que Léo pourrait relancer pour la circonstance.

En attendant cet événement heureux, nous avons tout de même la chance de pouvoir mettre à peu de frais une belle pièce dans notre discothèque. Le disque réédité est vendu 19,95 F. Il est en vente, ainsi que tous les autres, à notre Librairie PUBLICO, 3, rue Ternaux, à Paris (11^e).

★ TÉLÉVISION

TÉLÉ - SOTTISE

MM. Dumas et Gorse ont discuté de la télévision. Et de dénoncer l'un et l'autre l'information dirigée par l'adversaire au pouvoir. Tous les deux ont raison, c'est certain. La télévision fut mobilisée sous la IV^e République comme elle l'est aujourd'hui par les hommes du jour, installés au pouvoir. Ce qui caractérise la mentalité de ces politiciens, c'est justement que lorsque l'un d'eux crie au privilège et en demande l'abolition, cette abolition, il l'exige en sa propre faveur, en dehors de tous les autres formes et groupes de pensées, lesquels sont alors constamment écartés de l'information, quelle que soit la couleur politique de ceux qui exercent le pouvoir.

Car, enfin, dans le domaine philosophique, ni les libres penseurs, ni les pacifistes, ni les anarchistes n'ont droit à une émission si courte soit-elle. Les heures d'écoute qu'on pourrait leur attribuer sont monopolisées par les clans religieux. Même les syndicats sont complètement écartés du petit écran en dehors de brèves entrevues qui sont raccourcies, édulcorées jusqu'à ne plus avoir de sens.

Les grandes enquêtes ouvrières ou ayant trait à la femme ou à la jeunesse sont savamment orientées et le commentateur à toujours sous la main un personnage officiel chargé de rétablir l'équilibre.

Cet ostracisme politique, nous le retrouvons dans toutes les manifestations artistiques.

Ni André Breton, ni Albert Camus, malgré quelques pleurnicheries, n'ont eu l'émission que leur talent et l'originalité de leurs œuvres philosophiques imposaient.

La dictature des médiocres règne sur les émissions de variétés, consacrées, il faut le dire une fois de plus, à des personnages qui n'ont ni voix, ni talent, ni intelligence.

La littérature et le disque sont un domaine réservé aux clans... Quelques dramatiques, une ou deux comédies par-ci par-là, ont essayé de sauver l'honneur, mais dans le domaine du feuilleton (il faut mettre à part ceux de Cécile Aubry) on est revenu au mélodrame et aux maladresses du début du siècle.

Mais à quoi bon crier ! La télé est un instrument à la disposition d'une classe. Le remède ne relève pas du Parlement mais de la rue ! La rue dort... et la bureaucratie du quai Kennedy et ses petites cervelles s'en donnent à cœur joie.

Suzy CHEVET.

★ MUSIC-HALL

DU ROLE DE LA PUBLICITÉ

Nous avons en France quelques vedettes de classe internationale, comme on dit, et en particulier la toute dernière de celles-ci, Mireille Mathieu. C'est à Londres qu'elle vient d'acquiescer ses galons de vedette internationale, lors d'une représentation au London Palladium.

Il est vrai qu'après son silence dû à l'accident qui l'a immobilisée plusieurs semaines, il fallait d'entrée frapper un grand coup ; pour cela on pouvait faire confiance à Johnny Stark, et on voit maintenant le résultat. Mais si la presse française et la presse anglaise se prêtent à ce jeu, nous, nous le dénonçons. Peu nous importe que Mlle Mathieu soit ou ne soit pas vedette internationale, mais, où nous protestons, c'est dans l'habitude fâcheuse qu'a maintenant M. Stark d'user et d'abuser de la publicité à grands effets. Si sa protégée a besoin de cette publicité régulièrement tous les six mois pour tenir, on peut regretter qu'elle ne tienne que par cela, car si elle arrivait à tenir uniquement en tant que chanteuse, elle n'aurait pas besoin de tout ce remue-ménage.

Et si, je le reconnais, je n'ai pas une attirance particulière pour Mlle Mathieu, c'est qu'elle n'est, pour moi, qu'un produit de consommation. Et puis, à vrai dire, je n'ai jamais vraiment aimé les imitations, et Edith Piaf avait pour elle la sincérité et la vraie sensibilité, celle qu'on n'invente pas ; elle ne méritait pas cette copie.

Jacques LIBER.

pour vos vacances, pensez à commander vos disques, vos livres à notre librairie.

Vient de paraître :
Le Monde d'une Voix
d'Armand ROBIN
(Editions Gallimard)
Prix : 18 F

FOYER INDIVIDUALISTE
d'Etudes Sociales
Au café St-Séverin (salle au sous-sol)
3, place St-Michel à Paris
(Métro St-Michel)
Le dimanche 12 mai à 14 h. 30
GEORGES LAS VERGNAS
ancien vicaire à la Cathédrale de Limoges
ancien aumônier du Lycée de Limoges
parlera sur
**L'INQUISITION, HIER,
AUJOURD'HUI ET DEMAIN**
(Invitation cordiale aux contradicteurs)
Pour la clôture de la Saison
Réunion d'Information
le samedi 25 mai à 20 h. 30
(même salle)

VENDREDI

**10
MAI**

à 20 h. 30

Palais de la Mutualité

24, rue Saint-Victor, PARIS (5^e)

(Métro : Maubert-Mutualité)

**Gala annuel
du Groupe libertaire Louise Michel**

au profit du journal, de sa revue et de l'entraide

Francine **DARTOIS** présente :

Léo FERRÉ

Anne **VANDERLOVE**

Pierre **DESTAILLES** ★ Jacques **DOYEN**

Consuelo **IBANEZ** ★ Marie **MINOIS**

Henri **GOUGAUD**

et

L'As de l'Accordéon : **Marcel AZZOLA**

et son ensemble

Régie artistique : **Suzy CHEVET**

Allocution de **Maurice JOYEUX**

Il est urgent de retenir ses places dès maintenant (10 F)

à la Mutualité : Librairie PUBLICO, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e)

C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe, PARIS (10^e)

Renseignements par téléphone : ORN. 57-89 ou VOL. 34-08

Les spectateurs munis de billets seront assurés d'être bien placés s'ils arrivent avant 20 h 45. Les militants du groupe veilleront à ce qu'il n'y ait ni mécontents, ni bousculade à l'entrée.

A l'entracte : Consuelo IBANEZ dédicacera son disque qui vient de paraître aux Editions LA RUE

Les poètes libertaires de notre mouvement dédicaceront leurs œuvres :
Maurice LAISANT - Claude KOTTELANE - Maxime RELO



Le mouvement ouvrier aux États-Unis (1867-1967)

par Daniel Guérin
(Maspero Editeur)

Voici un livre de notre ami Guérin qui arrive à son temps. Le mouvement ouvrier américain est, d'une part, mal connu, mais, d'autre part, et c'est en cela que ce livre est essentiel, il est important d'examiner le développement parallèle de la société américaine vers une société hautement industrialisée et celui d'un mouvement ouvrier qui essaie de trouver son second souffle, de s'adapter, et qui finalement sera dévoré par le haut salaire, mais peut-être plus encore par une certaine démocratisation des fonctions, dans leurs rapports sociaux entre elles, ce qui masquera les inégalités économiques qui perpétuent le régime des classes. Enfin, il est important de constater les différenciations économiques nées du problème racial et d'en examiner les répercussions à l'intérieur du mouvement ouvrier, car le problème dont nous avons connu les prémices au moment de la guerre d'Algérie, pourrait se poser dans notre pays, où l'on voit déjà les travaux les plus rebutants assurés par une main-d'œuvre étrangère, voire africaine.

Guérin nous conte l'histoire des « Chevaliers du travail » dont Dommanget a récemment décrit l'évolution de la branche française. C'est là que naîtra la tradition de la journée de 8 heures et du 1^{er} mai. Enfin, nous trouverons une analyse de l'opposition qui existe entre les ouvriers hautement qualifiés à mentalité petite bourgeoisie et le prolétariat des usines. Et je pense que c'est à partir de cet instant et malgré la création des I.W.W. qu'on peut expliquer l'évolution du mouvement ouvrier américain, énergique dans ses luttes pour la défense de ses conditions de vie, mais inapte à relier ces luttes aux conditions de la société américaine.

Les I.W.W. furent, certes, une réaction contre la collaboration des classes. Ils préconisaient la création des fédérations d'industrie et mettaient l'accent sur la situation des ouvriers non qualifiés. Jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis, en 1917, les I.W.W. furent le fer de lance du mouvement ouvrier. Puis la répression d'une part, l'entrée en scène du parti communiste d'autre part amenèrent une régression qui ne fit que s'accroître.

C'est alors qu'un certain nombre de ses militants rejoignirent l'A.F.L. dans l'espérance de la nuyauter. Il était déjà trop tard et la politique communiste dans

les syndicats vidait l'organisation de ses jeunes militants. Et il fallut voir arriver John Lewis sur le devant de la scène pour assister à ce compromis qui est la marque du syndicalisme américain. En échange de hauts salaires, les travailleurs organisés abandonneraient toutes les revendications ouvrières d'ordre structurel.

Aujourd'hui, la lutte syndicale se réduit à une lutte pour les salaires que trouble parfois la rivalité entre Reuther et Georges Meany.

Bien sûr, Guérin nous donne le détail de toutes les luttes des syndicats américains, mais ce qui fait la richesse de son ouvrage est moins le détail que l'ensemble qui nous met en garde contre les illusions du haut salaire et de la société industrielle.

DU RÉGIME SOVIÉTIQUE

par Louis Fischer
(Julliard Editeur)

On doit à Louis Fischer un livre sur Lénine et un autre sur Staline ainsi, d'ailleurs, qu'une biographie sur Gandhi. Journaliste américain, il se trouve en Russie, en 1922, où il adhère au parti communiste. Il en sortira en 1939 au moment du pacte germano-soviétique, mais déjà l'attitude du parti pendant la guerre d'Espagne l'avait éloigné de la dictature stalinienne. Dans le « Dieu des ténèbres », Louis Fischer nous a conté une évolution qui ne fut pas seulement la sienne, mais celle de Silone, de Koestler et de quelques autres.

Aujourd'hui, il nous donne un essai sur la révolution russe. C'est un ouvrage intéressant qui peut servir de cadre à ceux qui désirent mieux connaître les grandes lignes d'une évolution intérieure qui, de la révolution de 1917, conduisit ce pays à la coexistence pacifique de 1967.

Tout d'abord, l'auteur fait ressortir toutes les contradictions qui existent entre la prophétie de Marx et la révolution russe. Au passage, quelques portraits des principaux artisans de cette révolution... Puis il va analyser la politique des communistes à travers quelques grands thèmes dont les têtes de chapitre définissent bien l'ordonnance de l'ouvrage. La politique étrangère soviétique, l'impérialisme soviétique, la prudence soviétique, la guerre froide, le rôle de l'idéologie, voici les points qu'il nous propose d'examiner d'abord avec lui. Puis il met l'accent sur l'absence de plan de Lénine pour organiser la révolution ce qui, d'ailleurs, s'inscrivait à la suite de l'absence de plan de Marx pour appliquer les versets de la bible qu'il nous proposait... Enfin, il nous explique le mécanisme qui maintint pendant toute cette période la culture, l'art et même les sciences dans une étroite obédience. L'écrivain pense

que ce qui fut la pierre d'achoppement fut surtout la présence tâtillonne de l'Etat bureaucratique qui ne peut jamais trouver des structures convenables au monde paysan.

On peut naturellement discuter les conclusions que tire Louis Fischer de l'impossibilité du régime communiste à trouver une assise où l'homme ait sa part. Une de ses conclusions demande pourtant à être réfléchi sérieusement. C'est le prix élevé en hommes que paie la politique d'accélération à tout prix de la production et de l'économie. Elle a en Russie réduit à l'esclavage deux générations d'hommes et cette erreur est en train d'être répétée par des peuples du tiers monde récemment décolonisés. Il a, d'ailleurs, bien compris que l'erreur fondamentale que commirent les Russes fut de conserver des structures nationales renforcées par un nationalisme de parti qui les isolèrent du reste de l'Europe.

Un livre discutable, bien sûr, mais intéressant car il élève le débat au-dessus des querelles d'écoles.

COLLECTIONS POPULAIRES LE DEUXIÈME SEXE

de Simone de Beauvoir
(Idée)

Voici l'ouvrage qui rendit Simone de Beauvoir célèbre. C'est l'étude la plus complète que l'on ait écrite sur la femme. A la relire, elle n'a pas vieilli, même si l'on redécouvre avec attendrissement les naïvetés qui passèrent alors pour de l'audace, en particulier dans le chapitre consacré à l'initiation sexuelle. Même si on est un peu étonné de voir l'auteur ignorer que l'amour se fait dans les guenilles aussi bien que dans du satin.

■ DE MARCO POLO A CHRISTOPHE COLOMB (L.P.). Par Jean Favier. Voici un nouvel ouvrage de la collection Larousse du livre de poche. De 1250 à 1492. L'auteur de cet ouvrage remarquable nous conduit du haut Moyen Age à la Renaissance, à travers l'économie, la naissance de l'administration, la prise de conscience nationale, l'expansion européenne. On croit trop, dit l'auteur, que les tranches de civilisations sont coupées d'un seul jet. On fait partir la Renaissance de la prise de Constantinople alors qu'elle fut une lente gestation de deux siècles.

■ CHRONIQUES MARTIENNES, de Ray Bradbury (L.P.). Derrière Edgar Poe voici donc le roman fantastique et son frère jumeau le roman d'anticipation qui pénètre dans la collection de poche obtenant une consécration plus solide qu'une référence académique. Les Chroniques Martiennes sont composées de nouvelles d'inégales valeurs, mais qui possèdent toutes ce défaut des ouvrages de ce genre : la pauvreté de l'invention. L'auteur se contente de développer les éléments de la connaissance plutôt que d'en créer d'inédits. Il est vrai qu'un moteur super-puissant reste dans le champ de l'esprit et que la conséquence ne dépayse pas le lecteur comme un autre moyen de propulsion.

■ SUD, de Julien Green (L.P.). Dans cette pièce qui se lit comme un roman, l'auteur évoque cette civilisation aristocratique et paternaliste qui marqua les États du Sud des U.S.A. avant la guerre de Sécession. Ce monde que les grands romanciers américains de la génération perdue nous ont si souvent conté est évoqué ici avec bonheur. Il conserve un peu de cette grâce des fleurs fanées dont les pétales jaunissent avant de tomber.

■ PARIS BRULE-T-IL ? par Dominique Lapiere et Larry Collins (L.P.). Un livre de guerre, certes, mais un livre intéressant qui rétablit un certain nombre de faits. On est bien loin des images d'Épino, que les communistes nous firent avaler au lendemain de la Libération. Il est vrai qu'on a parfois l'impression que les auteurs forcent le trait, mais dans ce domaine ils ont encore beaucoup à apprendre et leurs exagérations patriotiques sont encore loin des arçonneries du Parti des fusilleurs.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous
vos livres,
vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone VOLTAIRE 34-08

Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 2 F au prix indiqué.)

HEURES D'OUVERTURE
de notre Librairie,
12 heures 30 à 19 heures 30
Samedi de 10 à 19 heures 30
Fermeture dimanche,
lundi et jours fériés

ROMANS

PIERRE HULIN : Les Rentrées d'octobre 12 (Edit. Gallimard).	JEAN-PIERRE CHABROL : Les rebelles 20 La gueuse 20 L'illustre fauteuil (Editions Gallimard) 16 Je t'aimerais sans vergogne. 15	MAURICE FROT : Le roi des rats 18	ROGER GRENIER : Le palais d'hiver 12,50	MAURICE JOYEUX : Le Consulat polonais 6,20	ARISTIDE BOCHOT : Les jeunes ont raison 7	VICTOR KONETSKI : Du Gyvre sur les fils 20 (Editions Julliard).	GEORGES NAVEL : Chacun son royaume 12,50 Travaux 4,50 Parcours 6,50 Sable et limon 9,50	STEPHEN MAC SAY : La vivisection, ce crime ... 6 Propos sans égards 20
--------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------	---------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------

LA FEMME ROMPUE
de
Simone de Beauvoir
(Editions Gallimard)
Prix : 13 F

RENE MICHAUD :
J'avais vingt ans (Editions syndicalistes) 15

VICTOR SERGE :
Les Révolutionnaires 39
Mémoires d'un Révolutionnaire 19

LA MANIFESTATION
d'Eric Westphal
(Editions Gallimard)
Prix : 9,70 F

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES

PIERRE BESNARD : Le monde nouveau 4,50	CH.-A. BONTEMPS : L'anarchisme et le réel .. 10 L'homme et la liberté 8 L'homme et la race 5 L'homme et la propriété . 5	LOUIS LECOIN : Le Cours d'une vie 16	SEBASTIEN FAURE : Mon communisme 6 Propos subversifs 6 Mon opinion sur dieu .. 4 La fin douloureuse de S. Faure 4	PROUDHON P. J. : Du principe fédératif — La fédération et l'unité en Italie — Nouvelles observations sur l'unité en Italie — France et Rhin (nouvelle édition, un fort volume) 25	De la création de l'ordre dans l'humanité — Principes d'organisation politique 25	De la capacité politique des classes ouvrières .. 25	Avertissement aux propriétaires — Le droit de propriété 25	La révolution sociale démontre par le coup d'Etat du 2 décembre .. 25	Idees générales de la révolution du XIX ^e siècle .. 25	Contradictions politiques .. 25	Philosophie du progrès .. 25
--------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------	---------------------------------	------------------------------

Philosophie de la misère — Contradictions économiques (2 tomes) 40
Confessions d'un révolutionnaire 25
Carnets (2 tomes) 50
Œuvres choisies (Collection Idées) 4,80
Qu'est-ce que la Propriété ? (Collection Garnier-Flammarion) 3,85

DU RÉGIME SOVIÉTIQUE
de
Louis Fischer
(Editions Julliard)

ECRITS SUR L'ANARCHISME

DANIEL GUERIN : Ni dieu, ni maître 44 L'anarchisme (Idées N.R.F.) 3	JEAN MAITRON : Tome IV du dictionnaire du Mouvement ouvrier français 57 Histoire du Mouvement anarchiste 15 Ravachol et les anarchistes 4,80	ERNESTAN : Valeur de la Liberté - Le socialisme contre l'autorité - Socialisme et humanisme (Ruche Ouvrière, collection « Comprendre ») 6	MAURICE DOMMANGET : La Chevalerie du Travail française 14,20 Histoire du drapeau rouge 30 Histoire du Premier Mai Proudhon, Educateur socialiste 8 1
----------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

POESIE

FLAMMES
par
Maurice LAISANT
(Editions La Rue) Prix : 6 F

CLAUDE KOTTELANNE :
Le Mauvais Sang 3
Le Chien de garde 6

MAXIME RELO :
Plume noire 10

Vient de paraître

LA RUE

revue culturelle et littéraire
d'expression anarchiste
éditée par le Groupe libertaire Louise Michel
En vente librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Il faut lire :
A GRIFFE CŒUR
de
Raymond Marqués

DISQUES

Nous vous rappelons que nous vendons tous les disques de votre choix et, bien entendu, les disques de nos artistes-amis.

Vient de paraître :
Disque 45 tours
Editions LARUE
Connello IBANEZ
chante
le poète Maurice Laisant
Prix : 9 F.
En vente à la librairie Publico

Les derniers disques
de Léo Ferré
FERRE chante Baudelaire
(en coffret de 2 disques
33 tours)
Editions Barclay Prix : 50 F

33 tours
de CH.-AUG. BONTEMPS
ELOGE DE L'EGOISME
et **POEMES** dits par l'auteur.
Prix : 15 F

CORA VAUCAIRE chante
Complaintes, Ballades,
Mélodies. Disque PA-
THE 19,95

Cora Vaucuire chante et
récite Prévert. Disque
PATHE 23,00

Tout dernier 45 Tours de
Henri GOUGAUD
Enregistré sur disque AZ.
Prix : 9 F

33 tours
La voix des anarchistes
Editions LA RUE
Albert CAMUS
La révolte et la mesure,
par Maurice JOYEUX.
Prix : 19 F

Le droit à l'erreur!

par
Maurice LAISANT

« L'erreur est humaine » nous apprend le vieil adage, peut-être le plus sage de tous, puisqu'il considère avant toute autre chose la faillibilité de l'homme.

Mais allons plus loin et envisageons sous tous ses aspects « l'humanité de l'erreur ».

L'erreur est excusable parce que l'homme y est sujet, parce que, relatif, il ne saurait prétendre à l'absolu d'une vérité, à l'absolu d'un système, parce que toute affirmation définitive est en soi un mensonge, une grimace d'absolu, une imposture.

Et cela nous ouvre l'horizon sur cette évidence que, non seulement l'erreur est excusable, mais qu'elle est nécessaire.

Nécessité cruelle parfois, et sanctionnée parfois aussi par la loi universelle de la vie, mais nécessité vivifiante, enrichissante sans laquelle l'espèce humaine stagnerait avant de disparaître.

En effet, nulle tentative, nulle expérience ne peut être conçue, établie, tentée, sans envisager la possibilité de l'erreur.

Dans les tâtonnements, dans les errements des civilisations et des masses humaines, une lumière ne jaillira qu'au prix de multiples faux pas, d'amers déboires parfois.

De combien de chutes, l'enfant paiera-t-il la possibilité d'évoluer dans la fierté de la marche ?

Ce n'est que par ses erreurs que l'homme peut modifier son jugement, rectifier son tir, admettre d'autres hypothèses qui le conduiront à leur tour vers un peu plus de vérité.

C'est par ses échecs, beaucoup plus que par ses victoires, qu'il peut mesurer la route parcourue, faire le point, rejeter les fardeaux inutiles et peut-être s'orienter dans une voie plus lumineuse, au bout de laquelle il prévoit ou entrevoit quelque radieuse cité.

sans préjuger si cela les amènerait à confirmer ou à infirmer les morales en cours, les connaissances du jour ou le tabou du moment, le droit, pour y parvenir, de prendre d'autres

voies que celles déjà parcourues, quitte à en affronter les fondrières, à s'y perdre dans les méandres, mais à approcher peut-être quelque vérité pressentie.

LA SOCIÉTÉ SANCTIONNE...

La religion sanctionnant, comment la société ne sanctionnerait-elle pas ?

Comment celle-ci ne s'alignerait-elle pas sur celle-là ? Alors que son rôle n'a jamais été autre chose que de figurer un absolu politique, comme la religion figure un absolu moral.

Avec le même fanatisme que l'Eglise, l'Etat s'est élevé contre les novateurs.

Parlons en mieux : l'une et l'autre ont agi de concert contre toute rébellion de l'esprit, contre toute origina-

lité de l'intelligence, contre toute révolte de l'homme.

L'homme ne doit pas se tromper et, pour éviter toute erreur, il doit se refuser à rien tenter, quitte à servir, entretenir et perpétuer les erreurs millénaires, invisibles à force d'être pratiquées.

Comme toute recherche est une hérésie aux yeux de la religion, toute novation est une monstruosité aux yeux de la société.

Et l'on invoquera les abîmes possibles où cela mène, sans souffler mot des possibles enrichissements où cela conduit.

LA NATURE SANCTIONNE...

Dans tous les domaines, il y eut toujours des martyrs.

On ne défie pas l'aveugle nature sans que celle-ci, aveuglément, vous frappe.

De ceux qui veulent braver les éléments et même se servir d'eux, de ceux qui tendront leur voile audacieuse à la tempête, combien sombreront.

De ceux qui veulent, sortant de leur état, descendre aux fonds inexplorés des océans, combien y seront engloutis.

De ceux qui veulent, s'appuyant sur l'éther, s'élever dans les airs, selon le rêve éternel d'Icare, combien s'abîmeront à cette terre que leur fier orgueil avait survolé de haut.

N'est-ce pas le tribut que l'intelligence paie à la matière, que la novation paie à la routine, que la vie passagère des hommes paie à la rigueur aveugle et sourde des choses.

C'est l'éternel combat entre la toute puissance inerte du système universel et la faiblesse en mouvement de l'homme.

AUJOURD'HUI

Sommes-nous sortis de nos jours de ce cercle infernal ?

Non, malgré les apparences. Envisagez tous les domaines : du flic à l'instituteur, de l'employé de chemin de fer ou des postes au directeur artistique, tous vous contesteront le droit à l'erreur, je veux dire celui de transgresser aux normes établies.

La défaillance même n'est pas admise.

Malheur au conducteur qui amorce un virage dans un sens interdit, et parfois mal signalé.

Il ne fallait pas se tromper, et le représentant de l'ordre tire son carnet de contraventions.

Malheur à l'enfant qui hésite ou confond dans un texte. N'en avait-il pas compris le sens, commet-il un lapsus, va-t-on lui préciser la chose, l'ouvrir à une vérité ?

Il ne fallait pas se tromper et le représentant du savoir tire son carnet où il inscrit la mauvaise note qui servira au classement puéril de son troupeau.

Malheur au voyageur qui s'est trompé de train et qui doit payer le supplément d'un voyage qu'il ne voulait pas faire.

Il ne devait pas se tromper et le contrôleur facture le supplément quand il n'y ajoute pas une amende.

Toute la société est basée sur le contrepied de l'adage antique :

« L'erreur est inhumaine » Entendons-nous, il est bien évident qu'un monde ne peut pas vivre, s'établir et fonctionner sur une succession de bévues, il est bien évident que l'erreur n'est admissible que dans la mesure où elle nous épargne les erreurs à venir.

Mais précisément, dans le monde où nous vivons, cela ne peut pas être, en raison des institutions mêmes de la société.

L'erreur n'est enrichissante que

dans la mesure où celui qui la commet en paie les conséquences (non par des sanctions humaines), mais par la sanction automatique des choses.

Or, à la faveur des régimes autoritaires de tout acabit qui régissent le monde, les erreurs commises sont décidées par ceux qui n'en paieront pas les conséquences, et subies par ceux qui ne les ont pas décidées.

Dès lors, elles sont sans enseignement.

Le ministre préposé au logement peut accumuler toutes les bévues de la terre, il ne couchera pas pour autant sous les ponts.

Et le sans-abri qui, par sa démission, a refusé de prendre ses responsabilités des erreurs possibles, n'est pas enseigné davantage.

L'enrichissement de l'erreur est dans la notion qu'elle est une erreur.

Celles perpétuées à travers les siècles, érigées en vertus, approuvées par les codes, prônées par les morales, ne sauraient naturellement être d'aucun prix pour l'homme, et qui plus est portent en elles le malheur des temps à venir.

Patries, religions, armées, police, clergé, elles ne sont un apport que pour ceux qui ont mesuré le vide de ces entités, la criminelle sottise de ces mythes et les ont écartées de leur route et rejetées de leur cœur.

L'erreur ai-je dit est nécessaire ; elle est nécessaire à ceux qui ouvrent les yeux sur ses dangers et non à ceux qui les ferment sur ses conséquences.

Pour ceux-là, il n'y a pas d'erreurs, même quand ils les ont payées de leurs peines et de leurs souffrances.

Encore une fois ici, comme en l'étude de bien d'autres problèmes, il n'y a de solution possible que dans la prise de conscience par l'homme de son droit à la liberté, à la dignité et à la responsabilité, trois notions inséparables.

LA RELIGION SANCTIONNE...

Jusqu'à-là, rien à dire, rien à faire, sinon de considérer la chose comme une fatalité au sens le plus vrai du terme.

Où les choses ne vont plus, c'est lorsque l'homme prête à l'horlogerie qui l'entoure les pensées, les préoccupations qui sont les siennes, c'est lorsqu'au stupide Iahvé l'individu accorde l'intelligence dont il s'est grandi et la morale qu'il a faite sienne.

Où les choses ne vont plus, c'est lorsque l'homme dont toute la vie est une lutte contre la nature imploré cette nature de lui venir en aide.

Où les choses vont encore moins, c'est lorsqu'au nom des religions représentatrices des Dieux, les erreurs de l'homme se trouvent sanctionnées par elles.

Ce jour-là, la dignité humaine est trahie par ce qui devait la défendre.

Ce jour-là, ajoutant la sanction morale des dogmes à la sanction automatique des choses, la prêtre se montre sous son vrai jour, celui de l'ennemi de l'humanité, celui de rempart au progrès, celui d'adversaire à toutes connaissances.

Mon objet n'est pas de rappeler ici la liste (fastidieuse à force d'être entendue) de tous les hommes de pensée, de science et d'art que l'Eglise a frappés systématiquement au cours des siècles, mais le pourquoi de cet acharnement ?

L'Eglise les a frappés parce qu'ils avaient revendiqué le droit à l'examen, c'est-à-dire le droit à l'erreur, le droit, dans un domaine ou dans un autre, de faire leur expérience